4

LES

PARISIENNES

OPÉRA-BOUFFE EN QUATRE ACTES

PAR

JULES MOINAUX ET VICTOR KONING

MUSIQUE DE

LÉON VASSEUR





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT





LES

PARISIENNES

OPÉRA-BOUFFE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre
des Bouffes-Parisiens, le 31 mars 1874.

CORBEIL. — TYP. ET STÉR. DE CRÉTÉ FILS.

LES

PARISIENNES

OPÉRA-BOUFFE EN QUATRE ACTES

PAR

JULES MOINAUX & VICTOR KONING

MUSIQUE DE

LÉON VASSEUR



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874



PERSONNAGES

FÉDOR MARKASKA, consul d'Ovipardo.	MM. ÉDOUARD GEORGES.
COMMERCY, confiseur.	HOMERVILLE.
ALFRED, domestique de Fédor.	MANNÈRE.
LE VICOMTE.	GUYOT.
JASMIN.	FRAISANT.
NINA CAPRICE.	Mmes JUDIC.
LE PRINCE ERNEST.	PESCHARD.
LA DUCHESSE DE FIÈRE-TOURELLE.	PRÉLY.
VALÉRIE,	MARTHA.
BLANCHE DE VELOURS.	B. LEGRAND.
LA DOUAIRIÈRE.	A. CUINET.
TANCRÈDE.	SUZANNE.
RÉGINE.	ROSE-MARIE.
JUSTINE.	FEBVRE.
MARIETTE.	BERTIN.

DOMESTIQUES, INVITÉS DES DEUX SEXES.

LES PARISIENNES

ACTE PREMIER

Chez Fédor.

Le bureau du consulat. — Porte au fond et portes latérales. — A gauche, premier plan, un bureau avec registres. — Cartonniers le long du mur, siéges, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE

ALFRED, ÉTRANGERS vêtus de leurs costumes nationaux.

CHŒUR EN CANON

Vite, au consul annoncez-nous ;
Nous voulons voir son Excellence :
C'est pour affaire d'importance.
Allons, allons, dépêchez-vous.

ALFRED.

Grand Dieu! pourquoi tout ce tapage?

CHŒUR.

Monsieur, recevez mon hommage
Et daignez écouter ma voix.

ALFRED.

Ne criez pas tous à la fois.
Est-ce affaire de boutique?
Venez-vous en négociants?
Est-ce à l'homme politique
Que vous voulez parler céans?
Il fait de la diplomatie
Comme consul d'Ovipardo;
Négociant, il négocie
Sur les singes et le guano.

CHŒUR (basses).

C'est à l'homme politique
Que nous voulons parler céans.

CHŒUR (ténor).

C'est pour chose de boutique,
Nous venons en négociants.

ALFRED.

Eh bien, commerce ou politique,
Il ferme aujourd'hui la boutique,
Veuillez vous retirer soudain
Et revenir ici demain.

CHŒUR.

Puisqu'il le faut, retirons-nous ;
Modérons notre impatience,
Nos respects à son Excellence,
A demain donc le rendez-vous.

Ils sortent.

ALFRED, seul.

Ouf ! quelle tête il faut avoir quand on est domestique chez un bourgeois qui est à la fois marchand de singes et représentant diplomatique à Paris de la principauté d'Ovipardo... sans compter que depuis quelque temps monsieur est plein de mystères... tenez .. ça n'est pas encore une maison où je verrai grisonner mes cheveux.

FÉDOR, en dehors.

Alfred !

ALFRED.

C'est lui !

SCÈNE II

FÉDOR, ALFRED.

FÉDOR, entrant par le deuxième plan à gauche.

Alfred, ton dîner s'avance ?

ALFRED.

Oui, Excellence, il mijote.

FÉDOR.

Un dîner qui va me coûter gros !... et il y a des gens qui trouvent que j'ai eu tort d'adjoindre le commerce des gorilles et du guano à mon consulat... mais comment pourrais-je sans cela faire face à tout. avec trois mille francs de fixe et deux cents francs de frais somptuaires?

ALFRED.

Il est de fait qu'il ne faut pas encore tous les matins acheter une machine à coudre.

FÉDOR.

Ce repas diplomatique que j'offre ce soir à mes confrères des cinq parties du monde... au moins, je suis sûr que j'en serai pour plus de douze francs de ma poche !

ALFRED.

Sans compter les cure-dents !

FÉDOR.

Tout cela ne serait encore rien, mais c'est l'affaire des photographies. *Il s'assied à son bureau.*

ALFRED, *curieux.*

Ah ! oui !... ces fameuses photo...

FÉDOR, *sévèrement.*

Assez, monsieur Alfred, ceci n'est plus de votre compétence. (*Alfred obéit et va au fond.*) Je sais bien que mon gouvernement doit m'envoyer un jeune secrétaire pour m'aider dans cette haute conception politique... car je suis seul pour répondre à tout, depuis que j'ai flanqué à la porte mon chef de bureau... et unique employé, du reste... un animal qui me brouille tout sur mes livres : il confond les singes avec les clients, le guano avec la politique. Le misérable a fini par m'avouer qu'il n'avait jamais fait autre chose que tenir les livres chez un tanneur.

ALFRED, *qui est allé au fond à droite.*

Mademoiselle Nina Caprice !...

FÉDOR, *se levant vivement.*

Nina !... (*A Alfred.*) Je n'y suis plus pour personne... que pour mes invités. *Le domestique introduit Nina et sort.*

SCÈNE III

FÉDOR, NINA.

NINA, *entrant par le deuxième plan à droite.*

Bonjour, consul de mon cœur.

FÉDOR.

De votre cœur !... n'est-ce point une métaphore, ô ma fauvette ?... Quelle bonne étoile amène chez votre adorateur la reine du théâtre, l'idole de...

NINA.

D'un public idolâtre, allez-y ; en voilà deux rimes qu'on

m'a faites !... Eh bien, oui, ce public idolâtre, c'est lui qui a mon cœur, c'est vrai, c'est plus fort que moi quand j'entre en scène... il me prend des envies de lui envoyer des baisers comme ça... comme ça... et de lui dire : Bonjour, mon cher public, je voudrais bien encore t'amuser ce soir... ce qui n'est pas facile.

I

Que d'art et d'efforts pour savoir
Contenter et tous et son père !
Est-ce à l'orchestre qu'il faut plaire ?
Une œillade en a le pouvoir;
Une œillade avec un sourire
Qui ne fassent pas de jaloux
Et de qui chacun puisse dire :
C'est pour moi, lorsque c'est pour tous.

REFRAIN.

Ah! quand on veut qu'il vous aime
  Ce beau capricieux-là
Il faut bien faire soi-même
  Quelque chose pour ça.

II

Pour les loges et le balcon
Autres soins!... pas de peccacille :
C'est la mère, c'est la famille;
Il faut le rire et le pardon :
Comment dire certaine chose ?
Ah! c'est un terrible travail;
Et cependant, il faut qu'on l'ose
Sans trop compter sur l'éventail.

REFRAIN.

Ah! quand on veut, etc.

III

Et ce bon public peu frondeur,
Qui de là-haut jette un franc rire,
Il faut, comme aux riches, lui dire :
Ta place est aussi dans mon cœur :
Qu'il le comprenne et qu'il le croie.
Ses bravos n'ont-ils pas leur prix ?
Et puis il faut bien mettre en joie
Les gens qui sont au paradis.

REFRAIN.

Ah! quand on veut, etc.

NINA.

Et maintenant, donnez-moi mon courrier.

FÉDOR.

Le voilà. Il arrive à l'instant.

NINA, allant s'asseoir au bureau *.

Des lettres du pays ! Moi, je suis bête pour ça... je suis patriote... et vous ?

FÉDOR.

Moi aussi, puisque je touche justement trois mille francs par an pour ça.

NINA, ouvrant des lettres.

Ah ! mon Dieu ! En voilà un volume... je n'aurai jamais le temps de lire tout cela ici, mon directeur m'attend à cinq heures pour renouveler mon engagement. (Lisant.) Ah ! la princesse Georgina se porte bien...

FÉDOR.

Votre amie ?...

NINA.

Oui, mon amie... je suis encore bête pour ça... mais je l'adore cette pauvre petite princesse... quand j'étais là-bas une enfant déguenillée qui se roulait sur la place... c'est elle qui m'a recueillie, qui m'a fait donner des professeurs, qui m'a permis de devenir ce que je suis, c'est-à-dire une comédienne qui vit de son état et pas d'un autre. Je sais bien que ce n'est plus de mode, la reconnaissance... mais qu'est-ce que vous voulez ?... on ne peut pas les suivre toutes.

FÉDOR.

Cette brave Nina... bonne et... agréable à regarder.

NINA.

Heureusement qu'elle va être heureuse aussi, ma petite amie, comme vous dites... elle épouse son cousin le prince Ernest qui l'aime et dont elle est folle ; c'est toujours pour dans quinze jours le mariage ?

FÉDOR.

Oui... dans quinze jours... (A part.) Gardons-nous bien de lui dire...

NINA.

Voilà où je regrette de ne pas être grande dame... j'aurais été à la noce !

* Nina, Fédor.

FÉDOR.

Oui, mais...

NINA.

Mais ?...

FÉDOR.

Vous avez affaire ici...

NINA.

J'ai d'abord à faire faire ma photographie pour joindre à votre collection.

FÉDOR.

Hein ? vous savez...

NINA.

Est-ce que je ne sais pas tout ?... Cette râfle de portraits de jolies Parisiennes que vous avez fait faire chez tous les photographes de Paris.

FÉDOR, embarrassé.

Oui... c'est vrai... c'est pour ma collection privée... je collectionne des jolies femmes... je préfère ça aux tabatières. (A part.) Pourvu qu'elle ne se doute pas.

NINA, regardant sa montre.

Cinq heures !... je me sauve... je vais lire mes lettres dans ma voiture... adieu, cher consul. Elle passe à droite.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Alexino !

FÉDOR.

Ah ! c'est le jeune secrétaire que mon gouvernement m'a annoncé... qu'il pénètre.

NINA.

Encore un compatriote ! Tant pis, je reste pour lui dire bonjour !

SCÈNE IV

LES MÊMES, ERNEST.

TRIO

NINA, à part, stupéfaite *.

Ah ! qu'ai-je vu ? le prince !

ERNEST, bas.

Toi !... silence !

A part.

Pour mon incognito, j'ai parbleu ! de la chance.

* Fédor, Nina, Ernest.

Il passe au milieu. — Haut.

Monsieur lo consul, recevez
L'hommage que vous méritez.
Je vous présente tout de suite
Cette lettre qui m'accrédite.

Le consul prend la lettre et la lit.

Bas à Nina.

Ma belle, retiens bien ceci,
Il n'est qu'un secrétaire et point de prince ici.

A Fédor.

AIR

Je suis le jeune secrétaire
Choisi par mon gouvernement
Pour vous aider dans une affaire
Qu'il faut mener habilement.

Je suis discret et plein de zèle,
Dévoué, prudent et fidèle
Bref, de la pâte dont on fait
Un homme officiel parfait.

Jo connais les rubriques,
Tous les trucs politiques,
Tous les termes techniques,
Tous les moyens mimiques
Les mots diplomatiques
Et les faits historiques,
Tout ce qui, sans débat,
Fait un homme d'État.

REPRISE.

Je suis le jeune secrétaire, etc.

FÉDOR, qui a lu.

C'est bien, la chose est régulière,
Et nous allons causer affaire.

ENSEMBLE

NINA.	ERNEST.	FÉDOR.
Qui trompe-t-on ici ? Et pourquoi ce mystère ? Je saurai, je l'espère, Ce que l'on cache ainsi.	Vais-je pouvoir ici Conserver le mystère? Bien faiblement j'espère Rester longtemps ainsi.	Puisque enfin le voici Menons avec mystère Cette importante affaire Qui le conduit ici.

NINA, bas.

Si j'osais prier votre Altesse
De me parler de la princesse,
Du mariage convenu.

ERNEST, embarrassé.

C'est pour cela qu'ici je suis venu.

NINA.

Ah ! je comprends... oui, la corbeille,
Vous-même la voulez choisir.

ERNEST.

Précisément, c'est mon désir,
Je veux chercher une merveille ;
Mais silence !

NINA.

Comptez sur moi.

ERNEST, à part.

Le prétexte a bien pris, j'en suis ravi, ma foi.

FÉDOR.

Jeune homme, allons, causons bien vite.

NINA.

Alors, messieurs, moi je vous quitte.

REPRISE

NINA.

Je connais Dieu merci
Le mot de ce mystère,
On ne trompe, j'espère,
Nulle personne ici.

ERNEST.

Vais-je pouvoir ici, etc.

FÉDOR.

Puisqu'enfin le voici, etc.

Nina sort.

SCÈNE V

FÉDOR, ERNEST.

FÉDOR *.

Nous sommes seuls enfin, monsieur ; vous voici... depuis huit jours que je vous espère !

ERNEST.

Je ferai remarquer à votre Excellence que depuis ces huit jours je me suis présenté seize fois chez elle sans avoir le bonheur de...

FÉDOR.

C'est possible, je suis si occupé. (Regardant sa montre.) Cinq heures et demie... et mon dîner diplomatique qui est pour six heures... enfin parlons peu, mais causons beaucoup. (Il lui fait signe de s'asseoir et s'assied.) Vous savez pour quelle grave mission on vous a adjoint à moi.

* Fedor, Ernest.

ERNEST.

Son Excellence le ministre des affaires étrangères m'en a touché quelques mots avant mon départ... mais si vous voulez compléter...

FÉDOR.

Je vais compléter... (Ils s'asseyent.) Le prince Ernest, héritier de notre glorieux souverain Grégori XVII, jeune homme que je n'ai pas l'honneur de connaître, mais qui passe pour un joli crétin, comme tous les princes Ernest, d'ailleurs.

ERNEST, à part.

Merci.

FÉDOR.

Était sur le point il y a encore un mois de contracter mariage avec sa cousine la princesse Georgina, lorsque le chef du cabinet, l'éminent Cracovisko, crut découvrir qu'une fois mariée, la princesse Georgina avait l'intention de se mêler de politique et de pousser le prince à régner lui-même à l'encontre de son glorieux père qui, comme une vieille ganache qu'il est, fut toujours mené par ses conseillers.

ERNEST, à part.

Merci pour papa.

FÉDOR.

C'est alors que Cracovisko insinua adroitement au jeune prince qu'avant d'entrer en ménage, il ferait peut-être bien de faire un peu l'école buissonnière. Cette idée sourit au jeune Ernest, et alors, non moins adroitement, Cracovisko mit sous ses yeux une foule de photographies de jolies femmes que j'avais été chargé de choisir parmi les plus jolies Parisiennes, attendu que l'on a beau dire, mais il n'y a encore que celles-là pour vous pincer les jeunes princes.

ERNEST, avec feu, se levant.

Ah! les Parisiennes!

FÉDOR, le faisant se rasseoir.

Ne m'interrompez pas! sur les 427 photographies expédiées par moi, le prince, qui est difficile, en trouva seulement trois à son goût. Les nos 14, 67 et 129. Tout cela est étiqueté sur mes livres. (Il indique un registre sur le bureau.) Au moment où j'allais me mettre en campagne pour expédier là-bas les trois dames en question, Cracovisko, qui songe à tout!....

ERNEST.

C'est une tête!

FÉDOR.

Énorme !... pensa que, sous prétexte d'empêcher un mariage qui donnait Catherine de Médicis, on pouvait tomber sur une histoire qui donnerait madame de Pompadour.

ERNEST.

En effet.

FÉDOR.

Et il me chargea de m'assurer par moi-même si elles étaient capables de se mêler d'autre chose que de... par respect pour la diplomatie. Je vous demande... la permission de jeter un voile.

ERNEST.

Jetez donc ! jetez donc !

FÉDOR.

Et voilà où nous en sommes... vous et moi, nous avons à tâter habilement les trois personnes en question... comme d'après le dernier courrier le jeune homme parait pressé...

ERNEST.

Très-pressé.

FÉDOR.

Nous commencerons demain.

ERNEST.

Non. Nous commencerons tout de suite... ou plutôt j'ai déjà commencé.

FÉDOR.

Vous?

ERNEST.

Que votre Excellence me pardonne, mais depuis huit jours que je suis à Paris, j'ai cru devoir employer mon temps.

FÉDOR.

Bravo !

ERNEST.

Il s'agissait avant tout de les décider à partir sans leur dire la véritable raison et ça n'a pas été facile... en ce moment même, je ne sais pas encore si j'ai réussi.

FÉDOR.

Bah !

ERNEST.

Oh ! Ce sont des femmes très-bien, celles que le prince a choisies, et je voulais même vous demander, à vous qui avez une haute expérience de la vie parisienne... qu'est-ce que ces femmes-là peuvent bien être au fond?

FÉDOR.

Mais c'est très-facile, jeune homme, je vous dis que j'ai tout étiqueté... avec observations, et pourvu que mon satané chef de bureau ne m'ait pas encore brouillé ça. (Il va à son registre.) Tenez, voyez plutôt le n. 14, Mme Blanche de Velours.

ERNEST.

22, rue Rougemont, c'est bien ça.

FÉDOR, lisant.

Observations : Chimpanzé à ventre vert ! Sapristi ! Il a mêlé ! !

ERNEST, riant.

N'importe... aujourd'hui pour enlever la place, je leur ai envoyé à toutes trois un ultimatum.

FÉDOR.

Règle générale en diplomatie, il faut toujours envoyer des ultimatum, quitte à les retirer si.....

ERNEST.

Vous partirez ce soir avec moi ou jamais ! et j'attends leurs réponses ici même.

FÉDOR.

C'est bien, c'est très-bien ! Vous avez du zèle, de l'intelligence... ah ! si mon chef de bureau vous eût ressemblé. Si vous vouliez le remplacer... 800 francs par an et une bonne table, pruneaux le dimanche ?...

ERNEST.

Merci.

FÉDOR, tirant sa montre.

Six heures... mes invités vont arriver et je ne me suis pas encore habillé... vous permettez ?

ERNEST.

Comment donc ! d'autant plus qu'il faut tout hâter, car si les réponses arrivaient... le prince est pressé.

FÉDOR.

Soyez tranquille !... un chimpanzé à ventre vert... où diable ce tanneur a-t-il été chercher ça ? Il sort.

SCÈNE VI

ERNEST, seul, gaiement.

Décidément, on n'est jamais mieux servi que par soi-même... Il y a trois semaines, mon ami Alexino, jeune se-

crétaire d'ambassade, me raconte qu'une conspiration est ourdie contre mon mariage... que la conspiration a pour but de me donner des distractions. Dans un complot il y a toujours quelque chose à gagner pour la victime; je réfléchis et reconnais qu'en effet avant d'entrer dans le temple de l'Hyménée, il n'y aurait peut-être pas de mal à flâner un peu sous les arcades... d'autant plus que ces portraits qu'on m'avait mis sous les yeux... des anges !... des amours... je me laisse faire, quand pour surcroît de chance, un matin Alexino vient m'apprendre que c'est lui qui est nommé, pour venir à Paris, aider notre imbécile de consul à faire le choix en question. Ma foi, l'occasion était trop belle. J'annonce que je vais passer une semaine à la chasse; je prends le nom et les habits d'Alexino et me voilà en train de me choisir à moi-même la distraction demandée.

SCÈNE VII

ERNEST, NINA *.

NINA, *accourant, une lettre ouverte à la main.*

Ah! Monseigneur! Monseigneur! Je vous retrouve.

ERNEST.

Silence!

NINA.

Je la connais, la vraie raison... et pourquoi vous êtes venu à Paris incognito. Je sais tout. *Elle montre sa lettre ouverte.*

ERNEST, *à part.*

Diable! Ta police est bien faite, à ce que je vois, mieux que celle de papa.

NINA.

Oui,... je sais que votre mariage est ajourné... que vous êtes venu ici pour choisir une maîtresse, et que la princesse Georgina se désole...

ERNEST.

Elle se consolera, car dans trois mois elle aura un mari... dont elle pourra être fière.

NINA.

Trois mois... quand vous aurez goûté des Parisiennes... allons donc!... Et puis emmener une femme là-bas, sous ses yeux.

* Ernest, Nina.

ERNEST.

Dame !... à moins de m'exiler moi-même.

NINA.

Eh bien ! c'est moi qui vous le dis, Monseigneur, vous ne ferez pas cette folie-là !

ERNEST.

Nina !

NINA.

Oh ! ça m'est égal... ici vous n'êtes pas mon prince... et puis vous voyagez incognito... Je m'y opposerai.

ERNEST.

Toi ?

NINA.

Moi !

ERNEST, riant.

Et comment ?

NINA.

Comment ?... Je ne sais pas... Mais je le ferai. (Lui prenant la main.) Car vous ne savez donc pas ce que c'est que les Parisiennes... petit malheureux prince ?

DUO

NINA.

Sachez bien que la Parisienne,
Fort habile magicienne,
Ne se donne pas...

ERNEST.

Ah ! vraiment ?

NINA.

Ne se donne pas, mais vous prend,
Et c'est bien différent.
Sachez encor, péril extrême,
Que c'est pour ses défauts qu'on l'aime :
Si c'était pour ses qualités,
J'aurais sur vos félicités
Bien moins d'anxiétés !

ERNEST, avec enthousiasme.

Démons charmants, lutins magiques
Vos défauts divins, angéliques
Ils ont donc un charme enivrant !
De vite les connaître
Je sens dans tout mon être
Un désir dévorant.

NINA.

Donnez-vous donc de la peine,
Criez donc à perdre haleine :
L'abîme est là sous vos pas !
Pour que l'abîme l'attire,
Qu'il s'y jette avec délire,
Pieds en l'air et tête en bas.
Eh bien donc, s'il faut vous le dire,
Entre elle et vous, je me mettrai,

ERNEST.

Entre elle et moi, tu me fais rire,
Ah! ah! vraiment je te verrai.

NINA.

Je serai sur votre passage
Partout, toujours,
Les nuits, les jours.

ERNEST.

Alors, je pairai le péage,
Galant passant,
En t'embrassant.

ENSEMBLE

ERNEST.
Démon charmant !

NINA.
Démon charmant !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, FÉDOR, puis LES INVITÉS.

FÉDOR, entrant, il est en grand costume.

Eh bien ! on se dispute ici...

ERNEST, bas, à Nina.

Le consul... Pas un mot devant lui. Il passe à droite.

FÉDOR *.

Nina ! De retour...

NINA, regardant Ernest.

Oui... je suis revenue pour... affaire.

FÉDOR.

Si c'est pressé, il faudra remettre ça... car il est six heures et demie et mes invités arrivent, et tenez, si vous voulez voir tout ce qu'il y a de plus distingué dans le corps diplomatique...

Musique de scène au fur et à mesure des entrées.

* Fédor, Nina, Ernest

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. l'ambassadeur du Népaul... M. l'ambassadeur de l'Autre-Épaule... M. le chargé d'affaires de Bona-Braisa, M. le consul du grand-duché de Trompétoski... M. l'envoyé plénipotentiaire de la République de Las Pomadas et autres consuls insignifiants.

Chaque invité a sa femme au bras.

Fédor passe au milieu pour saluer ses invités.

CHŒUR

Tous se sont rangés au fond pendant la ritournelle, après quoi, deux ténors placés à droite descendent, saluent Fédor et chantent :

Eh ! bonjour donc, etc.

Deux basses à gauche, même mouvement.

Eh! bonjour donc, etc.

Même jeu de deux autres ténors à droite et de deux basses à gauche, puis les dames descendent un peu et chantent :

Fiers de votre attention, etc.

Fédor est ainsi entouré.

Eh ! bonjour donc, cher confrère ;
Que le ciel vous soit prospère,
Fiers de votre attention,
Nous venons heure sonnante
Tous répondre avec entente
A votre invitation.

FÉDOR.

Ah! c'est vraiment trop aimable,
Nous allons nous mettre à table
Et savourer de ces mets
Comme lorsque je m'y mets.

LE CHŒUR

REPRISE.

A vos ordres, cher confrère, etc.

Tenue de musique sur le parlé suivant :

ALFRED, entrant.

Une lettre pour M. Alexino.

ERNEST, bas, à Fédor.

Une lettre... Ah!... Enfin ! c'est une réponse sur trois, en attendant mieux (Il ouvre la lettre.) C'est de Mme Blanche de Velours... (Il lit.) Elle consent! Victoire! Elle veut même partir ce soir par le train de huit heures pour éviter des

adieux difficiles... Va pour huit heures... Prenez vite votre canne et votre chapeau et venez.

Il remet la lettre à Fédor.

FÉDOR.

Pourquoi faire ?...

Il regarde la lettre, puis la dépose sur son bureau.

ERNEST.

Mais pour l'interroger, puisque le ministre veut votre avis.

FÉDOR.

Impossible... et mes invités.

Nina prend la lettre et la lit.

ERNEST.

C'est à deux pas d'ici... avec une voiture... et cinq minutes d'interrogatoire...

FÉDOR.

Impossible, vous dis-je... on sert...

ERNEST, avec force.

Il le faut ! Il y va de votre révocation... car je dirai moi-même au prince...

FÉDOR.

Que le diable vous enlève, vous !

LE DOMESTIQUE, à la porte du fond.

Leurs Excellences sont servies.

FÉDOR, à part.

Pourvu que le potage tarde à arriver ! heureusement il est à la tortue.

FINALE

NINA, lecture parlée à l'adresse sur musique d'orchestre.

Mme Blanche de Velours, rue Rougemont, n. 22.

Ah ! vous allez au rendez-vous,
Eh bien ! j'y vais être avant vous.

CHŒUR DES INVITÉS.

Allons nous asseoir à la table
De notre amphitryon aimable,
Et faisons honneur au diner
Qu'il daigne aujourd'hui nous donner.

ENSEMBLE FINAL

ERNEST.

Démon charmant ! etc.

Les invités entrent dans la salle à manger au moment où sortent Nina, puis Ernest et Fédor.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Chez Blanche de Velours.

Une salle à manger très-élégante. — Table servie et éclairée. — Portes au fond et latérales. — Fenêtres. — Riche mobilier. — Un piano au premier plan à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

JUSTINE, MARIETTE, AUTRES FEMMES DE CHAMBRE, DOMESTIQUES, puis BLANCHE, puis NINA. Au lever du rideau, tous les domestiques sont occupés à faire des malles.

ENSEMBLE.

Dépêchons, dépêchons
Emballons, emballons !
De la prestesse,
Le temps presse.
Dépêchons ! dépêchons !
Emballons, emballons !
Robes, linge et chiffons !

BLANCHE, entrant par le fond à gauche.

Tout est encore à faire,
C'est bientôt le départ :
Voyez la belle affaire
Si je suis en retard !

Au public.

Par l'étranger être enlevée,
Pour nous, c'est le but, l'avenir,
Mais qu'une femme arrivée
A donc de peine à partir !

REPRISE.

Dépêchons, dépêchons, etc.

BLANCHE.

L'amour est un étrange maître,
Qu'il faille tant nous ajuster
De chiffons pour le faire naître,
Et si peu pour le contenter.

REPRISE.

Dépêchons, etc.

Mariette et d'autres domestiques sortent en emportant des bagages.

MARIETTE.

Madame, on a mis le piano là !

BLANCHE.

C'est bien, je le cède à mon propriétaire... Ah! Mes bijoux... n'oubliez pas mes bijoux...

Mariette sort par la gauche.

JUSTINE, entrant par le fond.

Il y a là une jeune Anglaise qui demande Mme Blanche de Velours.

BLANCHE.

Je n'y suis pour personne! Je suis en route!

JUSTINE.

Elle dit qu'elle vient de la part de Mme Bernardet, le professeur de piano.

BLANCHE.

Le piano... j'ai bien la tête !... Enfin ! qu'elle entre.

NINA, habillée en jeune Anglaise, tenue raide, etc... entrant en regardant à droite et à gauche, à part.

Encore personne, j'arrive à temps. (Haut, accent anglais.) Mistress Blanche de Velours, *if you please?*

BLANCHE, s'occupant de ses bagages.

C'est moi... Est-ce que ça ne se voit pas?... Et vous, qui êtes-vous ?

NINA.

Qui je suis?

AIR

Je suis miss Margate,
Je savai beaucoup,
Sans que je me flatte
J'étai bonne à tout;
Je veux pas surfaire
Mon utilité ;
Mais j'ai de tout faire
Le spécialité;
J'étai manicure,
Et je coiffe au mieux ;
J'étai pédicure
Et teins les cheveux ;
Si l'on vent, je donne
Des leçons d'anglais,

Et, quand on l'ordonne,
Même de français;
Je suis secrétaire,
Pianiste, et soudain
Je povai vous faire
Même un plumpudding;
Je sais, autres titres,
Le turc, le danois,
L'art d'ouvrir les huitres
Et le besi chinois.

REPRISE.

Je suis, etc., etc.

BLANCHE.

Enfin qu'est-ce que vous voulez ?

NINA.

Mais je volai accorder le piano de vous, puisque je étais payée pour ça.

BLANCHE.

Maintenant! mais c'est inutile... je pars en voyage.

NINA.

Ah! vô partez... loin ?

BLANCHE.

On n'a jamais pu savoir: je suis engagée au théâtre de... je ne sais plus quoi... tout ce que je sais, c'est qu'il y a des appointements... je ne vous dis que ça, ma petite...

NINA.

Vous partez tout de suite ?

BLANCHE.

A huit heures ?

NINA.

C'est égal, je étais venue pour accorder... je accorderai...

BLANCHE.

Eh bien, accordez... Est-elle entêtée, celle-là !... Ça servira à mon propriétaire.

NINA, se mettant au piano, à part.

Monseigneur... j'ai dit que je serais là et j'y suis.

Elle tapote le piano comme un accordeur.

BLANCHE, à ses femmes de chambre.

Voyons... Vous n'oubliez rien... Six heures et demie... Ces dames vont arriver pour dîner... Un dîner d'adieux et pour ma fête, que je leur offre... car comme un fait exprès c'est ma fête aujourd'hui et je pars ce soir... mais il faut

savoir faire des petits sacrifices... Ah! j'y pense... vous avez bien été chez tous ces messieurs pour les prévenir... (Mélodramatiquement.) qu'un... malheur subit...

Mouvement d'impatience causé par le piano.

JUSTINE.

Ah! mon Dieu!... que madame me pardonne, mais ça m'est sorti de l'esprit!

BLANCHE.

Que le diable vous patafiole, vous! Mais ils vont tous arriver! (Même agacement au bruit du piano.) Vite, écrivons... écrivez... Nous n'aurons jamais le temps!... Ah! bien, vous avez fait un joli coup!... Hé! là-bas, l'Anglaise! laissez là votre piano; vous devez savoir écrire en français?

NINA.

Oh! yès!

On porte à Nina de quoi écrire.

BLANCHE *.

Eh bien, aidez-nous... Tant pis, ça ne sera pas la même écriture, mais puisque je m'en vais!... Je dicte: (Dictant.) Mon coco...

NINA, écrivant.

Mon coco...

MARIETTE, rentrant, une boîte à la main.

Madame, voici vos bijoux... Seulement, impossible de retrouver la broche.

BLANCHE.

Comment! ma broche est perdue! un saphir entouré de diamants... une broche de vingt mille francs, qui aurait produit tant d'effet le jour où je ferai ma vente.

NINA.

Mon coco...

BLANCHE.

Mon coco... Mais c'est donc un gouffre que cette maison... tous mes bijoux y passent...

NINA.

Mon coco...

BLANCHE.

Mon coco... par exemple... vous la paierez celle-là.

NINA, répétant.

Mon coco...

* Nina, Blanche, Justine.

BLANCHE.

Mon coco... Vous n'aurez pas bien fouillé... je suis sûre qu'en remuant tout...

NINA, de même.

Mon coco...

BLANCHE, impatientée.

Eh ! Mon coco... mon coco... Mais vous savez bien ce que je veux dire... écrivez...

NINA.

Bon !... je fournissai le rédaction, je volai bien.

Elle écrit.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. le vicomte Alexino.

NINA, à part.

Ah !

BLANCHE.

Lui déjà !... (Aux femmes de chambre.) Vous voyez, je vais être en retard... Faites toujours entrer !... et vous, venez m'aider à fouiller tout... Je suis sûre que la broche est quelque part.

Elle sort par le fond à gauche suivie de ses deux femmes de chambre.

SCÈNE II

NINA, ERNEST, FÉDOR. Nina est au piano et l'accorde bruyamment.

ERNEST*.

Enfin, nous y voici !

FÉDOR.

Ce n'est pas malheureux... Ce satané cocher à qui vous dites rue Rougemont et qui nous mène à Montrouge... grande rue...

ERNEST, riant.

Bah ! un quart d'heure de plus ou de moins.

FÉDOR.

Vous êtes bon, vous ! Mes invités ont dû manger et remanger le potage !... Si encore Alfred avait eu l'idée de leur servir le bœuf... un bœuf que j'ai acheté moi-même... je le connais... il se défendra !... ça fera toujours gagner un peu de temps...

ERNEST.

Voyons, n'en perdons pas, nous... (A Nina.) Mme Blanche de Velours est visible, n'est-ce pas ?

* Nina, Ernest, Fédor.

NINA, se levant automatiquement.

Oh! yès!... elle priait monsieur de l'attendre une minoute.

Elle se rassied de même.

ERNEST.

Profitons-en pour nous orienter. (A Fédor.) Vous m'avez dit que sur la seule inspection de l'appartement, avec votre habitude des Parisiennes, vous pourriez me dire ce que c'est que celle-ci... dites...

FÉDOR.

Ah!... Voilà qui est facile, par exemple... un hôtel... des grands domestiques à culottes courtes... écuries et remises... Un salon Louis XVI... une femme de chambre anglaise... Vous êtes chez une des plus grandes familles de France.

ERNEST.

Vraiment!...

FÉDOR.

Le nom de Blanche de Velours m'avait déjà indiqué... du reste...

ERNEST.

Eh bien... voyez, moi, j'aurais plutôt cru le contraire.

FÉDOR.

Parce que vous n'avez pas l'habitude... Mais ça ne me trompe pas, moi... vous nagez en plein faubourg St-Germain, et certainement la famille de Blanche de Velours remonte...

NINA, au piano

Les pendoules.

FÉDOR.

Vous dites?

NINA.

Je disais : les pendoules.

FÉDOR.

J'ai bien entendu... elle a dit les Pendoules ; ah! ce sont probablement ses ancêtres.

Il examine autour de lui.

ERNEST, regardant Nina avec défiance.

C'est la première fois que je vous vois dans la maison, vous.

NINA, se levant.

Oh! yès!... ce est la première fois... je étais pas de la maison ; vous, est-ce que vous étiez le régisseur qui avait engagé madame !

ERNEST, toujours défiant.

Oui, je suis... eh bien ! Après ?

NINA, sans broncher.

Belle personne que madame! et qui fera honneur à vô.

ERNEST.

Pourquoi me dites-vous cela ?

NINA.

Mais pour féliciter vô...

ERNEST.

Ah ! pour... Pas de comédie !

NINA, à part.

Je suis prise...

ERNEST.

Je viens ici pour me renseigner... Si vous savez quelque chose sur madame, dites-le... je paierai.

NINA, à part.

Si ça n'est que ça! (Haut.) Ce dépendait de ce que vous voulez savoir.

ERNEST.

Dame... Nina passe au milieu *.

COUPLETS A TROIS VOIX

I

ERNEST.

D'abord, inutile de dire

FÉDOR.

Qu'il ne s'agit pas d'une Agnès.

NINA.

Oh! yès!

ERNEST.

Elle est jolie, elle aime à rire.

FÉDOR.

Elle est blonde comme Cérès.

NINA.

Oh! yès!

ERNEST.

Sait-elle faire honneur, à table,

FÉDOR.

Au chypre, au champagne, au xérès !

NINA, riant.

Oh! yès!

* Ernest, Nina, Fédor.

ERNEST.
Enfin, est-ce la femme aimable
Qui doit partout faire florès ?

NINA.
Oh ! yès !

ERNEST.
Oh ! yès !

FÉDOR.
Oh ! yès !

NINA.
Oh ! yès !

TOUS TROIS.
Oh ! yès !

II

ERNEST.
Mais pensez-vous qu'elle partage

FÉDOR.
L'amour qu'elle inspire, primo ?

NIN secouant la tête.
Oh, nô !

ERNEST.
Que ce bel oiseau, dans sa cage...

FÉDOR.
Reste paisible, secundo ?

NINA, geste de s'envoler.
Oh ! nô.

ERNEST.
Qu'elle serait sourde et rebelle

FÉDOR.
Aux séductions, tertio !

NINA, riant, geste de compter de l'argent.
Oh ! nô.

ERNEST.
Et qu'elle demeure fidèle
A qui l'adorerait, quarto ?

NINA.
Oh ! nô.

ERNEST.
Oh ! nô.

FÉDOR.
Oh ! nô.

NINA.

Oh ! nô.

TOUS TROIS.

Oh ! nô.

ERNEST.

Oui, mais il ne suffit pas d'affirmer, il faut prouver !...

NINA.

Comment ! prouver que Mme Blanche de Velours...

ERNEST.

Oui, et jusqu'à preuve du contraire... je ne croirai rien... Sinon qu'on la calomnie...

NINA.

Mais jeune gentleman naïf que vous était...

ERNEST.

Silence... c'est elle...

SCÈNE III

LES MÊMES, BLANCHE.

BLANCHE.

Retrouvée... elle était dans ma parfumerie... Pardon de vous avoir fait attendre... (Regardant Fédor.) Quel est ?...

ERNEST, le présentant.

Un ami... qui voudrait causer avec vous.

FÉDOR.

Oui, mais pas longtemps... parce que le bœuf doit lui-même commencer à faiblir.

BLANCHE.

Volontiers... Seulement si vous le voulez bien, nous causerons à table, car j'entends mes invitées... Inutile de vous dire que vous dînez avec nous ?...

FÉDOR *.

Mais non... impossible. On m'attend.

ERNEST, riant.

Bah ! dînez tout de même !

FÉDOR.

Mais le corps diplomatique... Ma parole d'honneur, jeune homme, vous avez une façon de jongler avec le corps diplomatique !

ERNEST.

Donnez-moi votre visa alors...

* Nina, Blanche, Ernest, Fédor.

FÉDOR.

Sans avoir interrogé... jamais... Cracovisko me flanquerait mes huit jours.

BLANCHE, qui a passé du côté de Nina.

Eh bien, ces lettres?

NINA.

Je avais fini, madame. J'en avais écrit douze, est-ce assez?

BLANCHE, riant.

Douze! comme vous y allez, vous!... Tiens... au fait, en y réfléchissant!... Mettez les adresses avec Justine et que cela parte tout de suite... Prenez douze commissionnaires, s'il le faut. *Elle remonte.*

NINA.

Yès, madame. (*S'approchant d'Ernest.*) Jeune gentleman!

ERNEST, bas.

Prouvez... ou sinon... je ne crois rien.

NINA, à part.

Est-ce entêté, les hommes, hein?... Lui prouver... Mais c'est qu'en vérité d'ici deux heures, je ne sais pas comment... Ah! peut-être!...

Elle sort par le fond à gauche.

SCÈNE IV

LES MÊMES moins NINA, JEANNE DE NEVERS, MIMI TRUFFARD, LOUISE DE CLIGNANCOURT, RÉGINE DE LA POINTE SAINT-EUSTACHE, et AUTRES INVITÉES.

CHŒUR

Nous venons en camarades
Toutes répondre à ton vœu,
T'apporter nos embrassades
Dans un gai dîner d'adieu.

BLANCHE, à Fédor et à Ernest.

Messieurs, permettez-moi de vous présenter des bonnes amies à moi... Mme Jeanne de Nevers...

FÉDOR, saluant.

Jeanne de Nevers... J'ai vu ce nom-là quelque part... Madame n'a pas de parents dans le Dauphiné?

JEANNE.

Non... Mais j'en ai un dans l'infanterie.

Grande révérence.

BLANCHE, présentant.

Mme Louise de Clignancourt.

FÉDOR, saluant.

Louise de Clignancourt... Madame descend...

LOUISE.

De Montmartre, oui, monsieur.

Grande révérence.

BLANCHE.

Mme Mimi Truffard...

FÉDOR.

Truffard!... un grand nom du Périgord.

BLANCHE.

Et Régine de la Pointe-Saint-Eustache.

RÉGINE, grande révérence.

Monsieur. (A part, regardant ses décorations.) En a-t-il de la ferblanterie!

FÉDOR.

Mesdames... je suis vraiment confus et honoré... C'est-à-dire honoré et...

MIMI.

Mais je le crois, mon petit!...

RÉGINE.

Il a une bonne tête!

FÉDOR, avec élan.

Quelle distinction!... Ah! on a beau dire, il n'y a encore que la race! oh! oui, ce sont bien là des grandes dames!...

BLANCHE.

Et maintenant que la connaissance est faite... je vous laisse... mon dîner me préoccupe...

Elle sort par le fond à gauche.

FÉDOR, à part.

C'est l'occasion de la sonder habilement... Permettez, belle dame... quelques mots rapides. Il sort après elle.

Ernest est au premier plan à gauche, les femmes sont groupées au fond à droite et l'examinent.

SCÈNE V

ERNEST, JEANNE, MIMI, LOUISE, RÉGINE.

ERNEST, à part.

C'est drôle! Je ne me faisais pas du tout cette idée-là des grandes dames du faubourg Saint-Germain.

JEANNE.

Il est très-gentil, ce petit-là.

MIMI.

L'air un peu novice.

ERNEST, à part.

Comme elles me regardent!

LOUISE.

Oh! il baisse les yeux! Elles rient.

RÉGINE.

Voyons, ne l'intimidez pas. (Allant à Ernest.) Elles vous intimident, n'est-ce pas ?

ERNEST.

Moi? oh! du tout, madame, c'est le respect... (Elles se regardent en riant. — Il passe au milieu.) Quand un homme bien élevé se trouve en face de grandes dames comme vous... (Toutes éclatent de rire. — A part.) Elles sont gaies.

RÉGINE, s'approchant et se plaçant à la gauche d'Ernest *.

De la tenue? C'était bon du temps de Louis XIV, ça, mon petit.

ERNEST, à part.

Mon petit.

LOUISE.

Oh! nous sommes sans façons, nous.

ERNEST.

Je le vois bien.

MIMI.

Sans gêne.

ERNEST, à part.

C'est incroyable, l'idée que je me faisais des dames du faubourg Saint-Germain.

RÉGINE, le câlinant.

Alors vous ne nous trouvez plus...

ERNEST, la regardant.

Que jolies... oh! mais jolies...

LOUISE.

Ah! vraiment?

ERNEST, la regardant.

Charmantes!... adorables!..

RÉGINE.

Mais a-t-il de jolis cheveux! Elle les lui caresse.

* Régine, Jeanne, Mimi, Ernest, Louise, deux autres.

ERNEST, *frissonnant.*

Brr! oh!

MIMI.

Et ce petit pied!

RÉGINE.

Et ces petites mains! *Elle lui prend une main.*

ERNEST.

Ah! mais...

JEANNE.

Plus petites que les miennes. *Elle lui prend l'autre.*

ERNEST.

Ah! mais... ah! mais...

Toutes rient.

ERNEST.

Si j'osais. *Il les enlace.*

JEANNE.

Le voilà qui se lance.

ERNEST, *à part.*

Quelles drôles de grandes dames!

COUPLETS

I

MIMI, *s'approchant.*

Alors, vous n'êtes plus honteux.

LOUISE.

On peut vous regarder en face...

RÉGINE, *éloignant Mimi.*

Sans vous faire baisser les yeux

JEANNE, *éloignant Régine.*

Et monter le rouge à la face.

ERNEST, *à part.*

On m'avait trompé, c'est certain,
Sur le monde du faubourg Saint-Germain.

II

MIMI, *passant son bras sous celui d'Ernest.*

Alors je vous plais donc beaucoup,

LOUISE, *même jeu.*

Alors vous me trouvez charmante,

RÉGINE.

Alors, je suis de votre goût,
Elle lui serre la main.

JEANNE.

Je vous semble donc séduisante.
Elles sont toutes groupées et l'enlacent.

ERNEST, à part.

C'est drôle comme on est badin
Dans le monde du faubourg Saint-Germain.

Ensemble. — Ernest veut les embrasser.

TOUTES, se débattent.

Eh bien ! eh bien !...

SCÈNE VI

LES MÊMES, BLANCHE, FÉDOR.

BLANCHE.

Mesdames, à table ! le dîner est servi !

FÉDOR, entrant derrière elle.

Je n'ai pu que tâtonner... mais je persiste dans mon dire : c'est une vraie grande dame.

TOUTES.

A table !

FÉDOR, à part.

Et quand je pense qu'on m'attend chez moi... pourvu qu'Alfred ait eu l'idée de servir le poisson ; c'est qu'il ne peut pas attendre, lui.

On se place : Fédor sur le devant à gauche, — Ernest sur le devant à droite — Blanche au milieu de la table, — les autres femmes autour de la table. — Des domestiques servent. — Babillage des femmes.

RÉGINE.

Comment ! Blanche, tu te décides à entrer au théâtre...

BLANCHE.

Pourquoi pas ?

MIMI.

Elle a tant de charges.

RÉGINE.

Et dans quoi vas-tu débuter ?

BLANCHE.

Ça regarde monsieur.

ERNEST.

Dans une pièce de moi, mesdames.

RÉGINE.

Vous êtes auteur ?

ERNEST.

Pourquoi pas ?

FÉDOR.

Il est tout ! nous sommes tout, dans la diplomatie.

MIMI.

Et votre pièce s'appelle ?

ERNEST.

Les Parisiennes...

TOUTES.

Les Parisiennes ?

ERNEST.

J'ai composé cela avec mon cœur.

JEANNE.

On y chante ?

ERNEST.

Je crois bien, et si vous voulez une idée de la chose, écoutez l'éloge des Parisiennes, par un jeune homme tout neuf.

RONDE DES PARISIENNES

ERNEST.

I

Une femme naît Parisienne
Comme on naît ou peintre ou sculpteur
Il suffit de la voir à peine
Pour la désigner sans erreur ;
Qu'elle soit bourgeoise ou marquise,
Ou brune, ou blonde, ou même grise,
A quoi la reconnaît-on bien ?
A tout, et ce tout est un rien,
Ce rien qui la caractérise,

REFRAIN.

C'est le froufrou de son jupon,
C'est l'œil, c'est le pas, c'est le ton ;
Qu'elle ait velours, ou soie, ou laine,
Qu'elle ait l'ardeur ou l'abandon,
Elle est, des cheveux au talon,
Elle est la Parisienne.

II

Ce qui l'ennuie, elle l'élague :
D'autres aiment, elle, choisit ;
Pour toute critique, elle blague,
La femme ordinaire médit.
La femme ordinaire trottine ;
Elle, avec cet art qui fascine,
Elle ondule au lieu de marcher.
Quel charme peut vous attacher
A cette couleuvre en bottine !

REFRAIN.

C'est le froufrou de son jupon, etc.

III

Ernest debout.

La province a la femme honnête,
Ceci n'empêche pas cela;
La Parisienne est poète,
Et l'autre, est femme, tout est là.
Le Russe, l'Anglais, le Bulgare
Ont des femmes de beauté rare:
Pourquoi viennent-ils donc ardents
Se jeter aux petites dents
De ce lutin tendre et bizarre?

REFRAIN.

Tout le monde se lève. — Sur le devant, groupe d'Ernest et de Régine qui lui verse à boire. — Groupes des autres femmes, de chaque côté, le verre à la main.

C'est le froufrou de son jupon, etc.

TOUS.

Bravo!

FÉDOR, un peu gris.

Oui, bravo! et à la santé du corps diplomatique,... à la santé des Parisiennes, à la santé du...

Il veut embrasser Louise.

LOUISE, le repoussant.

Eh bien, qu'est-ce que c'est!

BLANCHE.

Mesdames, le café est servi au salon!

RÉGINE.

C'est ça, au salon... qu'on puisse fumer un peu!

FÉDOR.

Vous fumez!

RÉGINE.

Non... je prise... (A part.) Il est réussi celui-là!

FÉDOR.

Elles fument!... Je crains que le faubourg Saint-Germain ne s'encanaille... Il est vrai qu'après tant de révolutions... (Regardant sa montre.) Sapristi! sept heures... il est temps d'interroger! madame, la conversation que...

BLANCHE.

Ah! oui!...

ERNEST, intervenant.

Vous l'aurez tout à l'heure... auparavant, moi aussi je désire causer avec madame...

FÉDOR.

Mais, jeune homme!

JEANNE, lui prenant le bras.

Allons... venez, le vieux!... le café refroidit.

RÉGINE.

Attends-moi, mon ange. *Elle lui prend l'autre bras.*

FÉDOR.

Au fait... apprécier pour apprécier... je peux toujours commencer par les amies...

TOUTES.

Au café !

Reprise du refrain de la ronde. — Sortie par le deuxième plan à droite.

SCÈNE VII

ERNEST, BLANCHE.

ERNEST, à part *.

Oui... il faut que j'en aie le cœur net... et quand ce ne serait que pour me prouver à moi-même que cette Anglaise a menti !...

BLANCHE.

Vous avez à me parler, vicomte ?

ERNEST.

Oui... j'ai un aveu à vous faire.

BLANCHE.

Ah !... *Ils s'asseyent.*

ERNEST.

Là-bas... dans le pays où je vous emmène... il y a quelqu'un qui est amoureux de vous...

BLANCHE.

Déjà !... ça se fait donc par le télégraphe maintenant...

ERNEST.

Quelqu'un qui a vu votre charmant visage et qui vient vous offrir un cœur tout neuf et tout plein de jeunesse !

BLANCHE.

Monsieur Alexino !

ERNEST.

Oh ! ne vous fâchez pas ! ce quelqu'un qui vous aime vaut peut-être la peine d'être aimé... mais... ce serait un crime de le tromper.

BLANCHE.

Tromper quelqu'un qui m'aime, moi !... Alexino... vous

* Blanche, Ernest.

ne vous souvenez donc plus de ce que je vous ai dit depuis huit jours... j'ai rompu à jamais avec un passé regrettable... je vis retirée du monde... expiant trois fautes... pas une de plus !

ERNEST.

Et... plus rien... plus jamais personne qui... ?

BLANCHE.

Depuis que j'expie, vous êtes le premier homme qui ayez mis le pied dans cette maison... Je vous l'ai juré...

MARIETTE, entrant par la gauche, bas à Blanche.

Madame, M. Jules est là... avec un bouquet.

Ernest s'est levé et éloigné.

BLANCHE, bas.

Jules... Ah ! diable !... mais il n'a donc pas reçu la lettre ?

MARIETTE.

Il dit que non... je l'ai mis dans le petit salon bleu.

BLANCHE.

C'est bien. (Mariette sort.) Oui, je vous l'ai juré et si vous voulez que je vous le rejure...

ERNEST.

Non, point de serments... J'aime mieux lire la vérité dans tes beaux yeux. (Il se met à genoux devant elle.) Celui qui t'aime a vingt ans, Blanche, ce serait mal de le désillusionner déjà !...

BLANCHE.

Alexino... tu peux... vous pouvez dire... à ce quelqu'un...

MARIETTE, revenant, bas.

Madame... c'est M. Octave... aussi avec un bouquet !...

Ernest s'est éloigné avec impatience.

BLANCHE, bas.

Encore !

MARIETTE.

Il n'a pas reçu la lettre non plus... je l'ai mis dans le cabinet de toilette...

BLANCHE, bas.

Ah çà ! et les lettres ? Qu'est-ce que l'Anglaise en a donc fait ? (Mariette sort, Blanche s'est assise au premier plan à gauche.) Alexino, venez près de moi... vous avez dit que vous liriez dans mes yeux. Eh bien ! lisez !...

ERNEST, près d'elle.

Ah ! oui... je te crois. Il est impossible qu'un regard aussi limpide, qu'un ciel aussi profond !...

BLANCHE, souriant.

Vous voyez bien !...

MARIETTE, revenant, bas.

Madame... c'est tout le restant... MM. Hippolyte, Anatole et jusqu'au vieux !... tous avec des fleurs... Je ne sais plus où les fourrer ! Ernest s'est éloigné avec impatience.

BLANCHE, bas.

Mais c'est un fait exprès !

MARIETTE.

Il ne manque plus que le petit blond.

SCENE VIII

LES MÊMES, NINA, en Auvergnate.

NINA, à la porte, une lettre à la main.

Mme Blanche de Velours ?

BLANCHE.

C'est moi !

NINA.

De la part du monsieur de l'impasse de l'Étang...

MARIETTE, à part.

V'lan ! complet !

Elle sort.

ERNEST.

Quel est ce monsieur de l'impasse de l'Étang ?

BLANCHE.

C'est... mon coiffeur qui... (A Nina après avoir lu sa lettre.) C'est bien, je vais vous donner la réponse... attendez... Alexino, vous permettez... une seconde... (A part.) Il faut que je les renvoie... (Lui tendant la main.) Vous me croyez ?

ERNEST, avec élan.

Oui... je te crois !...

Blanche sort par le fond à gauche en lui envoyant un baiser.

SCÈNE IX

ERNEST, NINA.

ERNEST, à lui-même *.

Cette Anglaise avait intérêt à me tromper. Trois fautes !.. ça se pardonne.

NINA.

Dites donc, mochieu...

* Ernest, Nina.

ERNEST, s'arrêtant.

Quoi ?...

NINA.

Est-ce qu'on va me faire attendre longtemps la réponche ?

ERNEST.

Je ne sais pas !

NINA.

C'est que mon mochieu m'a dit qu'il était pressé.

ERNEST.

Le coiffeur !

NINA, riant.

Vous appelez ça un coiffeur, vous !

ERNEST.

Qu'est-ce donc ?

NINA.

Ah ! mais non... il ne faut pas que je dise, sans cha on ne me donnerait plus de commichion... et dans notre état, voyez-vous, si nous n'étions pas discrets...

COUPLETS

I

Si l'Auvergnat, il parle fort,
Commichionnaire, il fait le mort ;
D'écouter, voilà chon affaire,
Et puis d'obéir et che taire ;
Mais fichtra que si je voulais
Comme je vous amujerais.

En confidence.

Un mari vient de mo remettre
Pour cha bonne amie une lettre.

REFRAIN.

Chut ! faut de la discréchion
Dans la proféchion,
Madame m'a remis, la veille,
Pour chon bon ami, la pareille,
Mais, fichtra,
Ne parlons pas de cha,
Ne parlons pas de cha !

II

Et puis on che trompe aijément,
Faut pas faire de jugement :
Portant de l'eau chez une dame,
Hier, j'ai vu presque un mélodrame :

Lo mari rentre, entend du bruit
Chez sa femme, et choudain, bondit.
Je le retiens, je le devanche,
Du côté du bruit je m'élanche.

REFRAIN.

Chut! faut d'la discréchion
Dans la proféchion.
Ch'était l'frotteur à son affaire
Qui frottait comme à l'ordinaire;
Mais, fichtra!
Ne parlons pas de cha!

III

Si dans l'état on ne dit rien,
Le dimanche, ah! que cha va bien!
Entre Auvergnats, on che rassemble
Pour dancha la bourrée enchemble;
On chante, on se cogne, allez donc!
Et puis, après le rigodon
Je vois Larfaillou qui suchotte
Et disparaît avec Javotte.

REFRAIN.

Chut! faut de la discréchion
Dans la proféchion.
Allons, encore une bourrée,
Et ch'est comm' cha tout' la soirée
Mais, fichtra!
Ne parlons pas de cha!

NINA.

Après ça... si vous n'êtes pas dans le régiment.

ERNEST.

Quel régiment!...

NINA.

En êtes-vous, oui ou non... parce que si vous en êtes, bernique... je remise ma langue!

ERNEST.

Je no suis qu'un ami... rien qu'un ami... de Mme Blanche de Velours.

NINA, mystérieusement.

Oui, mais un ami qui serait bien aise de se renseigner avant!... je connais ça!

ERNEST, vivement.

Tu l'as dit... Pour cela, j'y tiens absolument.

NINA.

Eh bien..., faites comme le bourgeois qui m'envoie... quand il veut savoir quelque chose, il se cache.

ERNEST.

Me cacher ? Pourquoi ?

NINA.

Eh ! pour voir et écouter donc ! et comme cha, je ne trahis pas les secrets... je parle haut, voilà tout.

ERNEST.

Eh bien, soit... tout le monde s'acharne contre cette malheureuse fille... pour elle-même j'irai jusqu'au bout... (Il va à la porte de gauche.) Tiens, cette porte est retenue...

NINA.

Tirez !

La porte s'ouvre, un bras sort, un bouquet à la main.

ERNEST, refermant vivement la porte.

Ah ! un homme !

NINA.

C'est M. Jules, je le reconnais... encore un client à moi !... et à madame !

ERNEST, qui est allé à l'autre porte, même jeu.

Ici aussi !

NINA.

Tirez ! Autre bras avec bouquet.

ERNEST.

Ah ! encore un homme !

NINA.

M. Octave !... autre client !

ERNEST, à l'autre porte de gauche.

Là ! Même jeu.

NINA.

Tiens !.. c'est M. Hippolyte... Bonjour, monsieur Hippolyte.

ERNEST, autre porte de droite.

Ici ! Même jeu.

NINA.

M. Anatole ! Un agent de change ! Fichtra ! tout est pris !... voyez donc sur le balcon !

ERNEST. Il ouvre la fenêtre, même jeu. Il la referme vivement.

Ah !

NINA, riant.

Si maintenant il n'est pas convaincu !...

Entrée des dames.

FINAL

CHŒUR.

De quitter Blanche, il nous en coûte;
Enfin, il le faut,
Puisqu'elle va se mettre en route,
En route bientôt.

BLANCHE, entrant en costume de voyage, à part :

J'en ai congédié trois ou quatre,
Le reste, après, pourra s'ébattre

A Ernest, lui prenant le bras.

Je suis prête, qu'attendez-vous ?

ERNEST.

On ne part plus,

A Fédor.

Allons, retirons-nous ! *

CHŒUR.

On ne part plus ! que signifie
Ce retour qui nous stupéfie?

ERNEST.

On ne part plus,
Vos efforts seraient superflus.

NINA, bas à Ernest.

Trouvez-vous la preuve certaine ?

ERNEST.

Complète. (A Fédor.) Numéro vingt,
Boulevard de la Madeleine.

NINA, à part.

Là comme ici son espoir sera vain.

BLANCHE, à Ernest.

Mais pourquoi cet affront, cet horrible scandale ?

ERNEST.

Vous l'avez dit, rien ne l'égale ;
Mais qui l'a fait, si ce n'est vous?

A Fédor.

Allons, allons, retirons-nous !

Blanche s'évanouit, on s'empresse autour d'elle. Nina s'esquive, Ernest et Fédor sortent après elle.

* Blanche — Ernest, Nina en arrière. — Fédor. — Les femmes au fond.

ACTE TROISIÈME

Chez Commercy.

Une élégante boutique de confiseur; face au public, un comptoir. — De chaque côté, les deux portes d'entrée donnant sur la rue. A droite et à gauche, portes latérales, à droite, premier plan, la caisse. — A gauche, premier plan, un comptoir. — Chaises, gaz, etc... (C'est le soir.)

SCÈNE PREMIÈRE

EMMA, JENNY, HENRIETTE, et AUTRES DEMOISELLES DE MAGASIN, ACHETEURS DES DEUX SEXES qu'elles servent.

CHŒUR.

Voyez ces fondants embaumés,
Comme ils sont frais et parfumés!
Regardez ces pralines,
Combien elles sont fines! (*bis*)
Voici du caramel
Aussi doux que le miel,
Des bonbons à la rose:
Voulez-vous autre chose?
On n'a qu'embarras de choisir
Pour satisfaire son désir.

COMMERCY, entrant, deuxième plan à droite.

Que de monde! quelle affluence!
C'est tous les jours comme cela!
Preste, allons, de la vigilance! (*bis*)
Et ma femme qui n'est pas là!

REPRISE.

Voyez ces fondants..., etc., etc.

Les acheteurs sont servis et sortent.

SCÈNE II

LES DEMOISELLES, COMMERCY.

COMMERCY.

Comment! Ma femme n'est pas encore rentrée

HENRIETTE

Non, monsieur Commercy.

COMMERCY.

C'est incompréhensible, depuis onze heures et demie qu'elle est sortie, et il est huit heures, j'ai été obligé de dîner seul.

HENRIETTE.

Et nous, monsieur Commercy, quand dînerons-nous ?

COMMERCY.

Un peu de patience, mesdemoiselles, mon épouse ne peut tarder à... Eh bien, mademoiselle Emma, remettez-donc les couvercles sur les bocaux .. Qu'est-ce que c'est que cela ? C'est mademoiselle Jenny qui met des papillotes à pétards dans le chocolat.

JENNY.

C'est pour les écouler, monsieur Commercy ; ce sont ces pétards qui n'éclatent pas.

COMMERCY.

Ah ! si c'est pour les faire partir, c'est différent. Mais qu'a-t-il pu arriver à Valérie ?

Il va regarder dans la rue. — Les demoiselles viennent causer sur le devant.

HENRIETTE.

C'est tous les jours la même chose, et il s'étonne !

JENNY.

Elle court les magasins.

EMMA.

Les concerts.

JENNY.

Enfin, elle s'amuse, quoi !... Elle a bien raison... si j'étais à sa place !...

COMMERCY.

Ah ! la voilà ! Toutes les demoiselles vont reprendre leurs places.

SCÈNE III

LES MÊMES, VALÉRIE, entrant par la porte de droite du fond.

COMMERCY.

Ah ! te voilà enfin, Valérie ; mais qu'as-tu fait depuis ce matin ?

VALÉRIE, nerveuse et ennuyée.

Est-ce que je le sais ! Le temps passe on ne sait comment : ma couturière, mon coiffeur, mon dentiste, ma modiste... et puis j'ai été chez ma mère, chez ma cousine ! je me suis acheté un petit havanais... J'ai couru huit ou dix

magasins pour trouver du savon au lait... et vous me demandez l'emploi de mon temps?

COMMERCY.

C'est vrai, j'ai tort; avec tout ça, tu n'as pas dîné, bichette.

VALÉRIE.

Ah! déshabituez-vous donc de m'appeler bichette devant le monde, c'est ridicule!...

COMMERCY.

C'est un nom d'amitié; enfin! je t'appellerai bobonne; voyons, va vite dîner.

VALÉRIE.

J'ai dîné chez Madeleine, ma cousine... il y avait des huîtres, du foie gras...

Elle retire son chapeau et arrange ses cheveux devant une glace placée derrière le comptoir de gauche.

COMMERCY.

Tu as bien fait... alors, ces demoiselles peuvent aller se mettre à table?

VALÉRIE.

Sans doute, mon ami.

COMMERCY.

Eh bien, allez, mesdemoiselles... (Elles sortent.) Moi, bichette, je vais aller mettre mon paletot, pour faire mon domino au café; Chapotot me doit une revanche... Figure-toi que...

VALÉRIE.

Bien, bien... allez, mon ami.

COMMERCY, à part, sortant à droite.

Elle est de mauvaise humeur.. Il sort.

SCÈNE IV

VALÉRIE seule, puis ERNEST et FÉDOR.

VALÉRIE.

J'avais peur de ne pas être rentrée avant qu'Alexino... Pourquoi ai-je écrit?... pourquoi ai-je dit oui... (Avec force.) Pourquoi?

UN CLIENT.

Quatre sous de caramel, s'il vous plaît!

VALÉRIE, avec humeur.

Je n'en tiens pas! (Le client sort étonné. Au public.) Voilà pour-

quoi ; parce que j'étouffe dans cette atmosphère de pralines et de prosaïsme... Oh ! je le leur avais dit, à mes aveugles parents : Vous voulez, moi à qui vous avez fait donner une brillante éducation, que j'épouse un confiseur parce qu'il est riche !... Eh bien, vous verrez... et ils vont voir !... Ah !... déjà lui !

ERNEST, entrant par le fond à gauche et allant vivement à Valérie.

Valérie ! j'ai reçu votre lettre... Oh ! merci !

VALÉRIE.

Trop tôt... vous venez trop tôt. Il est encore là !

ERNEST.

Votre mari ?

VALÉRIE.

Oui... revenez !

ERNEST.

Dans un quart d'heure ?

VALÉRIE.

Non, plus tard... demain !

ERNEST.

Dans un quart d'heure, je suis ici ! Entre Fédor.

VALÉRIE.

Ah ! mon Dieu ! (Désignant Fédor.) Et ce monsieur ?

ERNEST.

Ne craignez rien... un ami ! (A Fédor, pendant que Valérie va à la porte par où est sorti son mari.) Eh bien, qu'en dites-vous, de celle-là ?

FÉDOR.

Celle-là ? mais... c'est simple comme bonjour ! c'est une confiseuse !

VALÉRIE, revenant, la cliente est partie.

Mon mari revient... Partez ! qu'il ne vous voie pas !

ERNEST.

Dans un quart d'heure ! Ils sortent.

SCÈNE V

VALÉRIE, COMMERCY.

COMMERCY.

Voilà !... je pars... Mais, qu'as-tu donc? Tu es toute... ne sais quoi.

VALÉRIE.

Moi?... je n'ai rien...

COMMERCY.

Ah !... je croyais... un peu de fatigue, sans doute... allons, je vais à mon café, j'ai une revanche à prendre contre Chapotot... à ce soir !... Il se dirige vers la sortie du fond à droite.

VALÉRIE, à part.

Pauvre homme ! il s'en va confiant... (Allant à lui et lui prenant le bras. Haut) Si je te demandais ce soir... de me sacrifier ton ami...

COMMERCY.

Te le sacrifier ?... Comment l'entends-tu ?...

VALÉRIE, très-tendre.

Ce soir... je voudrais t'avoir ici... près de moi...

COMMERCY.

Quelle drôle d'idée !... je ne peux pas; Chapotot m'attend ; pense donc, il me doit une revanche.

VALÉRIE, le repoussant.

Ah ! tiens, va le retrouver.

COMMERCY.

Je te rapporterai la Patrie. Il sort.

SCÈNE VI

VALÉRIE, puis NINA.

VALÉRIE, avec résolution.

C'est lui qui l'aura voulu. (Elle va au comptoir de droite et écrit.) « Mon ami, je ne puis plus vivre ainsi ; quand tu recevras « cette lettre, je serai.... »

Elle continue à écrire. Entre par le fond à gauche Nina en pifferaro des rues.

NINA, chantant, près de la porte.

I

Est-il un seul trésor
Valant l'indépendance ?
Est-il un monceau d'or,
Qui jamais la compense ?
En chantant allegro
S'en aller à sa guise,
Et voilà la devise
Du pifferaro.

Pendant ce couplet Valérie a fait signe au pifferaro de s'en aller, tout en continuant à écrire.

NINA, s'approchant.

Un petit sou, madame.

VALÉRIE, écrivant toujours.

Je n'ai pas le temps; est-ce qu'on entre ainsi dans les magasins ?

NINA.

Rien qu'un petit sou, ma bonne dame !

VALÉRIE.

Je vous dis que je n'ai pas le temps !

NINA, à part.

Oh ! elle l'aura !

II

De peu toujours content
Que lui fait la fortune ?
Il compte, insouciant,
Sur la mère commune.
L'air, l'eau pure à gogo,
La gaîté, la jeunesse;
Et voilà la richesse
Du pifferaro.

VALÉRIE, pendant ce temps.

Il ne s'en ira pas. Elle écrit toujours.

NINA, allant à elle.

Oh ! rien qu'un petit sou, madame; parce que, voyez-vous, mon maître veut que je rapporte trente sous tous les soirs et quand ils n'y sont pas... dame il n'y a pas de truffes pour dîner, allez !

VALÉRIE.

Allons, finissons-en !

Elle se lève, va à la caisse et y prend de l'argent. — Nina pendant ce mouvement s'approche vivement du comptoir et jette un coup d'œil sur la lettre.

VALÉRIE.

Qu'est-ce que vous faites là?

NINA, s'éloignant.

Rien, madame. (A part.) C'est bien ça ! elle part ! (Haut en allant vers la caisse.) Il n'a pas toujours été méchant comme ça, mon maître; ce n'est que depuis que sa femme l'a abandonné.

VALÉRIE, troublée.

Ah !... sa femme l'a...

NINA.

Oui ! ah ! c'est qu'elle était si jolie, ma maîtresse... presque autant que vous, madame. (Valérie est venue lentement de la caisse.)

Et lui qui était si bon enfant, avant... comme votre mari, tenez !

VALÉRIE.

Vous connaissez mon mari ?

NINA.

Oh ! oui, madame, le soir j'entre chanter dans le café où il va. (A part.) Pourvu qu'il aille au café, mon Dieu !

VALÉRIE.

Ah ! au café en face.

NINA.

Oui... en face. (A part.) Il y va ! (Haut.) Il me donne chaque fois deux sous... je ne dis pas qu'il y a pas des jours où il ne me passe ses vieux boutons ; mais quel brave homme tout de même !... madame, mon maître n'aurait qu'à être dans un de ses jours où il pense à sa femme... et, ces jours-là, il gémit, il crie, il pleure... et il tape tout ça à la fois... un petit sou !

VALÉRIE, lui donnant de l'argent, fiévreusement.

Tiens, et va-t'en, mais va-t'en !

NINA.

Ah ! merci, ma bonne dame ! (Voyant venir Ernest et Fédor.) Eux !... Le prince !

Elle sort vivement par le fond à gauche et observe du dehors ce qui va se passer.

SCÈNE VII

VALÉRIE, ERNEST, FÉDOR. Ils entrent par le fond à droite.

ERNEST.

Me voici, le quart d'heure est écoulé, ce quart d'heure qui m'a paru un siècle !

VALÉRIE.

Déjà !... mon Dieu, je tremble ; si mon mari allait revenir !

ERNEST, à Fédor.

Allez guetter !

FÉDOR.

Moi !... un consul, un diplomate, faire un pareil métier !

ERNEST.

Allez ! allez !

FÉDOR.

Ah si Talleyrand me voyait !... Mon Dieu ! Il sort.

VALÉRIE.

Oh ! j'ai peur, je tremble...

DUO

ERNEST.

I

Ce pauvre cœur troublé, vite, faites-le taire,
N'écoutez que la voix du mien,
Du mien, qui vous dira combien vous m'êtes chère ;
Que, pour moi, hors vous, il n'est rien.
C'est que vous êtes si jolie !
Vous êtes la fête des yeux ;
Devant vous, la vue est ravie
Et fait soudain songer aux cieux.

VALÉRIE.

Épargnez-moi, je vous supplie,
Ayez pitié de mon tourment.

ERNEST.

De vous aimer toute la vie.
Je vous fais ici le serment.

II

Quittez cette existence, ô ma charmante idole,
Elle n'est pas faite pour vous,
Là, le cœur se dessèche et la beauté s'étiole.
Voyez, je suis à vos genoux.
Valérie effrayée le fait se relever.
De l'éclat vous serez au faîte,
Tout devancera vos désirs ;
Pour vous une éternelle fête
D'amour, de luxe et de plaisirs.

VALÉRIE.

Vous m'enivrez, mon cœur s'égare ;
Je cède et je lutte à la fois. (*bis*)

ERNEST.

Ah ! dis que tu consens, que rien ne nous sépare,
Partons !

VALÉRIE, avec résolution.

Je suis vaincue et je subis vos lois.

ENSEMBLE

VALÉRIE.

Partons ! car si je délibère,
Si j'ose un moment réfléchir,
De mon devoir la voix sévère,
Je le sens, me fera fléchir.

ERNEST.

Partons sans qu'elle délibère,
Ne la laissons pas réfléchir ;
Car du devoir la voix sévère
Peut-être la ferait fléchir.

Valérie, après le duo, sort vivement par le deuxième plan a droite.

FÉDOR, revenant.

Eh bien ?

ERNEST.

C'est fait... elle part... vite une voiture... je veux que dans dix minutes nous soyons à la gare.

FÉDOR.

Mais interrogé ! je n'ai pas interrogé.

ERNEST.

Vous interrogerez en fiacre ! Elle n'aurait qu'à se dédire !

FÉDOR.

Ah ! bien, par exemple !...

Ils sortent.

SCÈNE VIII

NINA, seule, allant regarder au trou de la serrure de Valérie.

C'est qu'elle fait ses malles... et moi qui espérais, en m'adressant cette fois à elle-même... Eh bien !... Non ! Elle ne doit pas déjà être si perdue que cela !... Tout à l'heure, quand je lui ai parlé de mon faux patron et de son chagrin, elle a tressailli... c'est qu'elle ne sait pas, elle ne se doute pas de celui qu'elle va laisser ici... Quelle idée ! si j'essayais de lui montrer... Oui ! Allons, Nina la comédienne... rappelle-toi ton métier... et puisque cet imbécile de mari n'est pas là, joue son rôle ! (Elle va à une des portes du fond, l'ouvre et la ferme bruyamment, puis, comme si M. Commercy rentrait réellement.) Ah ! c'est vous, monsieur Commercy... déjà revenu du café. Vous voyez... c'est moi qui garde la boutique. (Elle se tourne du côté où est sortie Valérie.) Tiens ! qu'avez-vous donc ! vous êtes tout pâle... est-ce qu'on vous a fait quelque chose... (Elle va à la porte.) Elle écoute ? c'est bien ! (Reprenant.) Cette lettre... pourquoi que vous vous précipitez sur cette lettre ?... C'est quelqu'un qui vous aura dit de la prendre... vous ne pouvez pas lire, tant vos yeux sont humides... je veux bien... je vais vous la lire, moi... je sais... (Musique.) « Mon ami, je ne puis plus vivre ainsi. Quand tu auras reçu » cette lettre, je serai partie pour toujours... oublie- » moi !... » Voilà !... Ah mon Dieu ! ce désespoir !... Mourir, vous parlez de mourir... non, vous ne mourrez pas, vous ne sortirez pas d'ici, je me cramponne à vous... Commercy ! Commercy ! Elle court à la porte de sortie de gauche.

SCENE IX

NINA, VALÉRIE, puis COMMERCY.

VALÉRIE, se précipitant hors de la chambre avec un cri.

Ah !

Elle court à la porte où est Nina, qui alors descend au premier plan à gauche. — Au même instant, Commercy entre gaiement par la porte de droite.

COMMERCY, riant.

Ah ! ah ! ah ! En voilà une revanche que j'ai prise.

VALÉRIE, retourne brusquement la tête, reste collée à la porte et a regarde tour à tour avec égarement son mari et Nina ; puis elle s'avance lentement vers Nina et lui dit à demi-voix :

Je comprends tout... vous n'êtes pas... mais vous m'avez rendu un grand service et je ne l'oublierai pas.

Pendant ce temps, Commercy est allé à la porte deuxième plan à droite, au moment où les demoiselles de magasin rentrent.

SCÈNE X

LES MÊMES, FÉDOR et ERNEST.

ERNEST, bas à Valérie.

La voiture est là...

VALÉRIE.

Je reste ! Elle va se placer près de son mari.

ERNEST.

Un tel changement, qui a pu... ? (Allant à Nina.) Qui es-tu, toi ?

NINA, prenant le milieu.

Moi, je suis un pauvre pifferaro qui remercie bien la compagnie de ce qu'on lui a donné, et qui est bien content parce qu'il ne sera pas battu ce soir, et que les braves gens vont dormir tranquilles.

ERNEST, s'avançant en la regardant.

Quelles gens ?

NINA.

Un petit sou, mon bon monsieur.

Reprise de la chanson du pifferaro par Nina. — Ernest regarde Valérie. — Le rideau baisse.

ACTE QUATRIÈME

Chez la Duchesse.

Pour un bal. — Salon avec trois portes au fond, ouvrant sur un second salon. — Lustre allumé. — Un canapé à droite et un à gauche. — Une table à jeu, derrière le canapé de gauche. — Flambeaux allumés dessus. — Meubles et ornements de salon. — Deux portes latérales à droite et à gauche, premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE

JASMIN, JEAN, et BAPTISTE.

JEAN, entrant avec des costumes sur les bras.

Là!... voilà le reste des costumes qu'on vient d'apporter; c'est heureux, le vestiaire en est comble.

JASMIN.

Faut bien, pour les invités qui n'auraient pas mis poudre et épée.

JEAN.

Et comme on n'entre pas sans ça au bal donné ce soir par Mme la duchesse de Fière-Tourelle...

JASMIN.

Chut! la voici!

SCÈNE II

LES MÊMES, LA DUCHESSE, entrant par le fond à gauche.

LA DUCHESSE, à part, s'arrêtant sur le seuil et regardant les domestiques à la dérobée.

Ils se sont tus à mon arrivée. (Haut.) Que disiez-vous, Jasmin? Elle entre.

JASMIN.

Rien, madame la duchesse. Je disais à Baptiste de se dépêcher, moi je vais porter ces costumes au vestiaire.

LA DUCHESSE, à part.

Ont-ils surpris quelque chose? (Haut.) Sitôt que cette nouvelle demoiselle de compagnie qui m'est adressée sera arrivée, vous me préviendrez.

JASMIN.

Elle est arrivée, madame... elle attend dans la salle à manger...

LA DUCHESSE.

Conduisez-la ici... Les domestiques sortent.

SCÈNE III

LA DUCHESSE seule, puis NINA.

LA DUCHESSE.

Non! ils ne savent rien!... ah! il est temps que cette jeune fille arrive! je ne vis plus!... depuis ce oui qu'Alexino m'a arraché, il me semble que tout le monde a deviné mon secret.

COUPLETS

I

Devant tous mes laquais je tremble,
Ces meubles mêmes me font peur,
Comme des espions, il me semble
Qu'ils lisent au fond de mon cœur;
Aux angoisses de toutes sortes
Ma raison ne peut m'arracher,
Et je crois qu'on écoute aux portes,
Dès qu'au dehors j'entends marcher.

REFRAIN.

Ah! tâchons que nul ne soupçonne
Mon petit péché,
Puisqu'à moitié l'on le pardonne
Quand il est caché.

II

Est-ce d'être riche et titrée
Qui contre les propos méchants
Me rend, hélas! moins assurée
Que ne l'est la fille des champs?
Elle peut aimer sans contrainte,
Tous les yeux sont fixés sur moi;
Je vis sans cesse dans la crainte,
Un regard me frappe d'effroi.

REFRAIN.

Ah! tâchons, etc.

Et pourtant, je suis veuve, libre; n'ai-je donc pas le droit d'aimer?

JEAN, revenant et annonçant.

Mademoiselle Séraphine!...

NINA, en costume gris et austère, un peu monacal; à part.

Si tu crois que je vais attendre le traditionnel, approchez, mon enfant... (Haut.) Je reviendrai quand madame la duchesse sera moins occupée.

LA DUCHESSE.

Mais non... approchez, mon enfant !...

NINA, à part.

V'lan !... ce que c'est que l'habitude.

LA DUCHESSE.

Vous m'êtes recommandée par une bonne amie à moi, qui m'a beaucoup vanté...

NINA.

Mon zèle et mon dévouement.

LA DUCHESSE, se levant et avec mystère.

Et votre discrétion. Voici en deux mots ma situation : je pars cette nuit pour aller prendre possession d'une charge de dame d'honneur, auprès d'une princesse régnante.

NINA.

Et ce départ est... secret, je comprends.

LA DUCHESSE, la regardant.

Vous êtes fort intelligente, mademoiselle !

NINA.

Il le faut bien, madame, quand on a de la famille.

LA DUCHESSE.

Mais si on allait soupçonner...

NINA.

Que madame ne craigne rien et se fie à moi ; du reste... je ne resterais pas cinq minutes dans une maison où il y aurait un scandale... (Mouvement de la duchesse.) public...

LA DUCHESSE.

Ce que je redoute le plus, c'est une nouvelle venue parmi nous, une étrangère dont tout le monde raffole, la vicomtesse de las Cazadorès, que je ne connais pas et que des amies m'ont suppliée d'inviter; une langue de vipère, qui depuis son arrivée à Paris colporte nos secrets de salon en salon.

JASMIN, entrant.

Les invités de madame la duchesse commencent à arriver.

LA DUCHESSE.

C'est bien.

NINA.

Je vais préparer les malles... car je présume que madame n'a voulu mettre personne dans la confidence.

LA DUCHESSE.

Non !... mes malles sont encore à faire... allez, et si vous voyez naître le moindre soupçon...

NINA.

Je préviendrai à l'instant madame!... Mais j'espère qu'avec l'aide du ciel, tout se passera sans accident. Je baise les pieds de madame!...

LA DUCHESSE.

C'est bien, allez! Elle remonte et passe à droite.

NINA, à part, passant au premier plan à gauche.

Allons! ma belle duchesse, vous ne voulez partir que si votre départ reste un mystère... Eh bien! vous n'êtes pas encore en route! Elle sort par le premier plan à gauche.

SCÈNE IV

LA DUCHESSE, TANCRÈDE, LE VICOMTE, LA DOUAIRIÈRE, INVITÉS et INVITÉES. Tout le monde en costumes Louis XV.

LA DUCHESSE.

Que c'est aimable à vous d'être venus de bonne heure!

TANCRÈDE, à part.

C'est pour que ça soit plus vite fini!

Il va causer avec une dame assise sur le canapé à gauche.

LA DOUAIRIÈRE, allant s'asseoir sur le canapé, à droite.

C'est que j'ai à causer avec vous, ma nièce; je pars demain pour mes terres du Vermandois et je vous enlève...

LA DUCHESSE, interdite.

Ah! vous me...

LA DOUAIRIÈRE.

Refuseriez-vous?

LA DUCHESSE, embarrassée.

Non... non... (A part.) Raison de plus pour que je parte cette nuit.

LA DOUAIRIÈRE.

Tancrède!

TANCRÈDE.

Ma tante?

LA DOUAIRIÈRE.

Restez près de moi.

TANCRÈDE, allant à elle.

Je causais avec madame la marquise.

LA DOUAIRIÈRE.

Que vous disait-il, marquise?

LA MARQUISE.

Il me parlait de ma toilette.

LA DOUAIRIÈRE.

N'importe... vous avez déjà assez de tendances à vous développer...

TANCRÈDE.

Oh ! ma tante, si l'on peut dire... (A part.) Si elle savait que j'en suis déjà aux mineures. Il va au fond.

LA DOUAIRIÈRE.

Je vous félicite, ma nièce, d'avoir choisi, pour votre bal travesti, des costumes qui nous rappellent un temps agréable.

LE VICOMTE.

Oui... et même qui me rappelle... (Il cherche.) Attendez, ça va me revenir.

Musique de danse au fond.

TANCRÈDE.

Voilà le bal qui commence; puis-je aller danser, ma tante?

LA DOUAIRIÈRE.

Je vous le défends, les dames sont trop décolletées ce soir.

NINA, paraissant à la petite porte latérale de droite, bas à la duchesse.

Madame !...

LA DUCHESSE, de même.

Ah !...

NINA, de même.

Un léger accroc !... malgré mes précautions, Germain votre cocher est entré subrepticement dans la chambre où je faisais vos malles !... Je crains qu'il ne se doute de quelque chose !...

LA DUCHESSE, de même.

Ah ! vous voyez !...

NINA, de même.

J'ai payé d'impudence. Je lui ai donné son compte de votre part !... (Mouvement de la duchesse.) Pour lui prouver que nous n'avions peur de rien.

LA DUCHESSE.

Très-bien !... allez... mais à la moindre alerte !...

NINA.

Je préviendrai madame ! (Voyant paraître au fond Ernest et Fédor costumés.) Ah ! voici sans doute ces messieurs.

LA DUCHESSE.

En effet, ce sont eux, allez ! Nina sort.

SCENE V

LES MÊMES, ERNEST, FÉDOR costumés.

LA DUCHESSE, allant au-devant d'eux.

Arrivez donc, messieurs... je désespérais de vous... Ma

tante, permettez-moi de vous présenter de nouveaux amis à moi, M. Fedor Markaska, ministre plénipotentiaire d'Ovipardo, et son attaché, M. le vicomte Alexino Staniti. Saluts.

LA DOUAIRIÈRE.

Messieurs... enchantée de... Le vicomte va causer avec elle.

ERNEST, bas à Fédor.

Eh bien! que dites-vous de celle-là *?

FÉDOR.

Je dis, jeune homme, que c'est votre troisième et dernière tentative, et que si celle-là ne réussit pas...

ERNEST.

Oui, il faudra que je parte seul. (A part.) Mes huit jours sont passés. (Haut.) Raison de plus pour que vous me disiez... Ah! seulement, cette fois, mon cher consul, pas de jugement précipité... rappelez-vous Blanche de Velours et ses amies que vous avez prises pour des femmes du meilleur monde!

FÉDOR.

C'est vrai... j'avoue que cette fois mon œil de lynx... faut croire qu'il lui était entré quelque chose dedans; mais ici, pour ne pas me tromper, je me suis livré à une enquête sérieuse.

ERNEST.

Vraiment?

FÉDOR.

Oui; on ne me trompe plus avec les hôtels et les grands domestiques à revers... avant d'entrer dans le salon, j'ai fureté adroitement partout: c'est canaille, mais quand on veut savoir...

ERNEST.

Et!...

FÉDOR.

Et... voilà : du blanc, du carmin, du bleu, dix-sept boîtes de poudre de riz, une facture de couturière... non acquittée, nous sommes ici chez la reine des cocottes.

ERNEST, riant.

Ah! voyons cela de près, alors.

On entend une valse, Ernest invite la duchesse qui est allée s'asseoir avec la douairière sur le canapé de gauche, et ils sortent en valsant par la porte gauche du fond.

* Ernest, Fédor, la duchesse, la douairière.

TANCRÈDE, regardant Fédor *.

Il a une bonne tête, celui-là. (Saluant.) Monsieur...

FÉDOR.

Monsieur...

Ici la douairière se lève et va s'asseoir sur le canapé de gauche auprès de la marquise.

TANCRÈDE.

Est-ce que je n'ai pas eu déjà l'avantage de vous voir ailleurs?

FÉDOR.

Dans une maison mieux famée, c'est possible.

TANCRÈDE.

Hein ?... alors nous sommes...

FÉDOR.

Chez une créature, j'en mettrais mes cheveux au feu! voyez-vous, jeune homme, ce nez-là ne m'a jamais trompé.. je flaire! flairez aussi, vous allez voir... eh bien, sentez-vous?

TANCRÈDE, flairant.

Oui...

FÉDOR.

Ça embaume la cocotte.

TANCRÈDE, riant.

C'est vrai! (A part.) Elle est bonne! (Haut.) Mais alors... les vieux qui sont ici?...

FÉDOR.

Des ponteurs!

TANCRÈDE.

Des ponteurs?... ah! oui!... Banco!

FÉDOR.

Vous y êtes!

TANCRÈDE, à part.

Non, décidément elle est bonne! (A Fédor.) Et les autres dames?

FÉDOR.

Les autres dames? c'est bien simple, qui se ressemble, s'agglomère.

TANCRÈDE, riant.

Et la vieille qui est là-bas?

FÉDOR.

Là-bas?

TANCRÈDE.

Oui...

* Tancrède, Fédor.

FÉDOR.

Ça... ce sont des sortes de femmes, que par respect pour la diplomatie je vous demande la permission de ne pas qualifier.

TANCRÈDE.

Ah !... bah !... (A part.) Pour quoi donc prend-il ma tante?... Oh ! mais décidément elle est très-bonne...

Il remonte en riant.

LA DOUAIRIÈRE, à Fédor, en se levant.

Pardon, monsieur, mais je n'ai pas bien entendu votre nom tout à l'heure ; n'êtes-vous pas M. le vicomte de Fromageot ?

FÉDOR.

Non... non..., mais j'ai toujours désiré l'être.

LA DOUAIRIÈRE, stupéfaite.

Ah !... voulez-vous bien me rappeler votre nom ?

FÉDOR.

Je l'ai oublié chez moi, mais je vais l'envoyer chercher. (Lui tournant le dos.) Elle m'ennuie.

LA DOUAIRIÈRE.

Il ne comprend pas. Elle va s'asseoir sur le canapé à droite.

Ernest et la duchesse rentrent par la porte droite du fond et descendent au canapé de gauche, elle s'assied, et lui s'appuie sur le dossier.

ERNEST.

Un mot, un seul mot : vous partez ?

LA DUCHESSE.

Oui.

ERNEST.

Cette nuit ?

LA DUCHESSE.

Cette nuit.

ERNEST.

Oh ! comme je vous aime !

LA DUCHESSE, effrayée.

Alexino !...

ERNEST.

Non, je voulais dire : combien je vais être respectueux devant le monde, pour la dame d'honneur..., mais quand nous serons seuls...

LA DUCHESSE.

Plus bas ! vous me faites trembler.

LE VICOMTE, à Ernest.

Vous paraissez tout soucieux, monsieur, un jeune homme au milieu de jolies femmes, cela ne s'explique pas.

LA DUCHESSE, bas à Ernest.

Vous voyez, on a remarqué...

LE VICOMTE.

Ah ! quand j'avais votre âge...

ERNEST.

Moi, monsieur ? mais .. pardon.

LA DUCHESSE.

Vous vous trompez, M. Alexino m'offrait au contraire, l'heure de mon concert étant venue, de nous chanter une chanson nouvelle.

TOUT LE MONDE.

Ah ! bravo ! *Les personnes du deuxième salon s'approchent un peu.*

ERNEST, *bas.*

Moi !... vous voulez que...

LA DUCHESSE.

Je vous en prie, il le faut pour dissiper les soupçons.

ERNEST.

Soit ! (*Haut.*) Trop heureux, madame, de vous être agréable.

AIR

Chanter, je n'en ai guère envie,
Puisque votre voix m'en supplie,
Et pour détourner tout soupçon.
Je vais vous chanter ma chanson.

CHANSON

Il était, ma foi,
Un brave et galant capitaine,
Aux dragons du roi.
Il était épris de la reine,
Ce brave et galant capitaine
Aux dragons du roi.
Un jour, étant de sentinelle
Aux antichambres de la cour,
Il se jette à ses pieds ; mais elle
Se moqua de son amour :
Après ce scandale, que faire ?
Le beau dragon désespéré
S'en fut, sans avoir murmuré,
Se faire tuer à la guerre.
La reine, hélas ! jamais n'apprit
La fin tragique de l'histoire ;
Au régiment, chacun se dit :
Le dragon est mort pour la gloire,
Voilà, sur ma foi,
Comment un galant capitaine

Aux dragons du roi
Paya son amour pour la reine,
Comment finit le capitaine
Aux dragons du roi.

Tout le monde applaudit.

SCÈNE VI

LES MÊMES, NINA.

NINA, entrant par la petite porte, premier plan à gauche.

Madame, il n'y a pas un instant à perdre, tout est découvert.

LA DUCHESSE.

Grand Dieu !

NINA.

Germain, qu'en croyant bien faire, j'ai renvoyé, pour se venger, a écrit tout ce qu'il sait... et il en sait long, à madame votre tante.

ERNEST.

Ciel !

NINA.

Malgré mes efforts, la lettre a été remise à un domestique et va être apportée ici même à l'instant.

LA DUCHESSE.

Mais je suis perdue.

ERNEST.

Il faut à tout prix empêcher que cette lettre ne parvienne...

La duchesse se lève.

JASMIN, entrant par le fond.

Une lettre pressée pour Mme la douairière de Laverpillière.

LA DUCHESSE.

Trop tard !...

NINA, à part.

Je l'espère bien !... *.

CHANT

LA DOUAIRIÈRE.

Une lettre?
Qu'on vient remettre :
Eh quoi !
A cette heure,
En cette demeure,
A moi ?

* Nina, la duchesse, Ernest, Fédor, la douairière, le vicomte.

TOUS, à demi-voix.
Une lettre
Qu'on vient remettre
Eh quoi!
A cette heure,
En cette demeure,
Pourquoi?
La douairière prend le milieu.
NINA à part, en riant.
Qu'ils l'empêchent de lire
Si faire se peut.
LA DUCHESSE, bas à Ernest.
Empêchez-la de lire,
Si vous m'aimez un peu.
ERNEST, bas à Fédor.
Empêchez-la de lire.
FÉDOR.
Mais que voulez-vous dire?
De lire quoi? corbleu!
ERNEST, allant à la douairière.
J'entends dire, madame,
Que chacun vous réclame
A la table de jeu.
Il passe à la gauche de la douairière.
LA DUCHESSE, le remplaçant.
J'entends dire, etc.
LE CHŒUR.
On vous réclame
A la table de jeu.
LA DOUAIRIÈRE.
Un peu de patience,
Pour prendre connaissance...
Que l'on attende un peu...
ENSEMBLE.
Elle va lire la lettre,
La lettre,
La lettre.
LE VICOMTE, à Fédor.
Quelle lettre?
FÉDOR.
La lettre
Qu'on vient de lui remettre.
LA DOUAIRIÈRE, qui a décacheté la lettre et cherche à lire.
Je voudrais bien savoir;
Mais j'ai grand'peine à voir.

FÉDOR, qui a été prendre un flambeau sur une table à gauche.

Souffrez donc que j'éclaire.

Il va à la douairière.

LA DUCHESSE, à Ernest.

Quoi! vous le laissez faire?

ERNEST, bas à Fédor.

Grand Dieu! qu'allez-vous faire?

FÉDOR, montrant le plafond.

Ah! voyez donc, un papillon;
Non, c'est plutôt un hanneton.

TOUS, regardant.

Un hanneton,
Un papillon,
Quel hanneton?
Quel papillon?
Nous nous tordons la tête
Sans voir la moindre bête.

FÉDOR, au public.

C'est un truc; donc faisons-leur
Le coup du commandeur.

Il brûle la lettre. — La douairière jette un cri.

CHŒUR.

Il a brûlé la lettre
Qu'on vient de remettre,
Il a brûlé la lettre,
La lettre,
La lettre.

Dans le jeu de scène du sextuor, les personnages se sont déplacés et se trouvent dans cet ordre : le vicomte Fédor, — la douairière, — la duchesse, — Ernest, — Nina. — Après le morceau, Ernest et la duchesse vont au canapé de gauche pendant ce qui suit.

LA DUCHESSE, à Nina.

Sauvée!...

NINA.

Oui, grâce à ce brave consul... (A part.) Que le diable enlève!... (A part.) Heureusement que tout n'est pas dit.

Elle sort par la petite porte de droite.

LA DOUAIRIÈRE.

Monsieur, je veux bien croire que c'est par inadvertance!

FÉDOR, goguenard.

Oui, ma belle!... oui, ma belle!

LA DOUAIRIÈRE.

Autrement... je ne m'expliquerais pas qu'un homme... bien élevé...

FÉDOR.

Certainement... et tes frisures?

LA DOUAIRIÈRE, étonnée.

Mais elles tiennent...

FÉDOR.

Allons, tant mieux... tant mieux !... Vous ne savez pas pourquoi les canards ne vont jamais au spectacle ?

LA DOUAIRIÈRE.

Mais... je ne comprends pas...

FÉDOR.

Je vais vous expliquer ; c'est parce qu'ils ne veulent pas laisser leur cane au vestiaire.

LA DOUAIRIÈRE.

Ah ! Il n'en ressort pas moins qu'on ne voulait pas ici que je lusse cette lettre.

FÉDOR.

Oh ! lusse !

LA DOUAIRIÈRE.

Vous dites!

FÉDOR.

Je dis : oh ! lusse...

LA DOUAIRIÈRE, à la duchesse.

Comme il importe que je connaisse ce mystère, je vais moi-même interroger le domestique qui l'a remise... pour savoir au moins de quelle part elle venait !

LA DUCHESSE.

Grand Dieu !

FÉDOR, bas.

N'ayez pas peur... je suis là. (A la douairière.) C'est ça... il faut aller sonder le chasseur. (A part.) Parlons-lui sa langue ! (Haut.) Si vous vouliez que je vous accompagnasse?

LA DOUAIRIÈRE.

Volontiers; décidément, monsieur, il n'y a que vous de courtois ici ce soir.

FÉDOR.

Oui, moi je suis de l'école des polis... ça coûte moins cher. (Lui offrant son bras.) Belle dame ! (En passant, bas à la duchesse.) Je vais arranger ça ! (A la douairière en s'en allant.) Est-ce qu'il y a trois ans, vous n'avez pas connu une nommée Clara Faux-col?...

Ils sortent.

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins FÉDOR et LA DOUAIRIÈRE

LA DUCHESSE, à Ernest.

Cette enquête que ma tante va faire...

ERNEST.

Rassurez-vous, Fédor est là, et puis pourquoi ce domestique parlerait-il ?

LA DUCHESSE.

Vous avez raison, si notre secret était découvert, cette vipère de petite Cazadorès serait déjà ici, et maintenant, à cette heure avancée, il est à peu près certain.

JASMIN, annonçant.

Madame la vicomtesse il Giotto de las Cazadorès.

LA DUCHESSE.

Je suis perdue.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, NINA en costume mexicain.

CHŒUR.

Que de beauté, que d'élégance,
Que de malice dans ses yeux !
Que d'esprit même à son silence,
Et dans ses regards que de feux !

NINA.

Un tel accueil au plaisir me dispose.

LE VICOMTE.

On s'ennuyait, vous venez à propos
Pour nous raconter quelque chose.

LA DUCHESSE, à part.

Je redoute ses moindres mots.

NINA.

Je ne sais rien

Mouvement de joie de la duchesse.

Qu'une histoire amoureuse
Mise en chanson, tant bien que mal,
Dans un nouveau petit journal
Nommé *Chronique scandaleuse*.

CHŒUR.

Cette histoire, dites-la-nous,
Anxieux, nous attendons tous.

NINA.

Vous le voulez? soit, je commence.

LA DUCHESSE, à part.

Mais quels regards elle me lance.

CHŒUR.

Silence !
Nous vous écoutons tous.

NINA.

I

C'est une dame du grand monde
Jolie, aimable et pudibonde;
Nous la nommerons madame X...
Elle a le cœur plein de tendresse,
Pour chacun elle est un phénix ;
Elle brûle, en effet, sans cesse.

REFRAIN.

Devinez, sur ce que j'ai dit,
Le nom de cette femme heureuse
Que tout au long, d'ailleurs, on lit
Dans la Chronique scandaleuse.

II

Or, cette grande et noble dame
D'amour filerait bien la gamme ;
Mais elle craint le mot moqueur,
D'estime publique affamée ;
On peut toucher sa main, son cœur,
Mais non pas à sa renommée.

REFRAIN.

Devinez, sur ce que j'ai dit,
Le nom de la belle peureuse
Que tout au long, d'ailleurs, on lit
Dans la Chronique scandaleuse.

III

Or, elle médite un voyage.
Même prépare son bagage;
Elle espère un discret amour
Ayant le mystère pour garde.
C'est le rôle de Pompadour
Ou de Dubarry qu'on lui garde.

REFRAIN, le même.

Devinez, sur ce que j'ai dit, etc.

CHŒUR.

Parlez! nous ne devinons pas,
Ce nom, dites-le, haut ou bas.

ERNEST, bas à la duchesse.

C'est vous, c'est moi qu'elle désigne,
Empêchez ce scandale indigne.

LA DUCHESSE.

Je ne veux point d'esclandre ici,

D'autres pas plus que celui-ci,
Bas.
Et pour les fuir, j'obéis à ma tante,
A la suivre demain, me voici consentante.

ERNEST, bas.

Qu'entends-je? mais on vous attend là-bas.

LA DUCHESSE.

J'ai réfléchi, je ne vous suivrai pas.

Elle sort. — Sortie générale.

SCÈNE IX

ERNEST, NINA, puis JASMIN.

ERNEST.

Pas une sur trois !... et obligé de partir.

JASMIN, entrant.

Ah !... pardon... je cherchais madame la duchesse... il arrive une chose si singulière... une autre vicomtesse Cazadorès...

ERNEST.

Hein !

NINA, à part.

Aïe... (Haut.) Eh bien ?

JASMIN.

Envoie son valet de chambre pour se faire excuser...j'ai questionné le valet de chambre...

ERNEST.

Parlez ..

JASMIN.

Madame la vicomtesse est au lit depuis deux jours.

ERNEST.

C'est bien, je ferai la commission à la duchesse. (Jasmin part.) Vous avez entendu, madame ?

NINA.

Parfaitement... il y a quelque malentendu ; je suis bien la vicomtesse de las Cazadorès.

ERNEST.

C'est ce que vous allez prouver devant tout le monde, vous l'auteur du scandale qui m'enlève ma dernière espérance.

NINA.

Arrêtez !... Eh bien ! j'avoue ; mais est-il donc vrai, Monseigneur, que Nina la comédienne ait su se rendre à ce point méconnaissable ?

ERNEST.

Nina !

NINA.

Nina qui, heureusement, est découverte quand son rôle est terminé.

ERNEST.

Ton rôle?

NINA.

O yès!

ERNEST.

Hein? l'Anglaise, c'était toi.

NINA.

Eh! oui, fichtra.

ERNEST.

Encore toi?

NINA, *chantant.*

Et voilà la devise
Du pifferaro.

ERNEST.

Toujours toi?

NINA.

Moi partout; je vous en avais prévenu, monseigneur.

ERNEST.

Et tu as osé...

NINA.

Ah! vous êtes mauvais joueur, mon prince, remerciez-moi plutôt du service que je vous ai rendu.

ERNEST.

Un service?

NINA.

Un service de bonne amie; je vous avais dit que je les connaissais, les Parisiennes; vous avez voulu en goûter. Eh bien, Monseigneur, l'expérience est faite, il faut partir.

ERNEST.

Non.

NINA.

Il le faut! vos huit jours sont expirés; celle qui vous aime là-bas, pleure votre absence, votre père va s'en inquiéter; croyez-moi, partez!

SCÈNE X

LES MÊMES, FÉDOR.

FÉDOR.

Enfin, la vieille est casée; on va pouvoir s'amuser entre honnêtes gens; jeune homme, invitez madame pour la première.

NINA.

Je ne danse pas, consul de mon cœur.

FÉDOR.

Nina!

NINA.

Elle-même ! et quant à monseigneur le prince Ernest, il repart à l'instant pour Ovipardo, sans emporter un chagrin pour sa fiancée qui est aussi jolie que les Parisiennes, et de qui il sera mieux aimé.

ERNEST.

Au fait... elle a peut-être raison.

FÉDOR, ahuri.

Le prince !... lui !... vous !... et moi qui...

ERNEST.

Remettez-vous, mon cher consul.

FÉDOR.

Consul !... vous me donnez encore ce titre, quand je vous ai traité de petit serin et votre noble père de ganache !... Ah ! monseigneur, il est beau de voir un prince aimer à entendre la vérité !

SCÈNE XI

LES MÊMES, TANCRÈDE, puis LA DUCHESSE.

TANCRÈDE.

Ah ! je vous retrouve... et ma tante, qu'en avez-vous donc fait ?

LA DUCHESSE.

Oui, tout le monde s'inquiète de son absence ; parlez !... où est-elle ?

FÉDOR.

Remerciez-moi, je vous en ai débarrassés.

TANCRÈDE.

Comment !...

FÉDOR.

Comment... comme je comprends qu'on traite ces sortes de femmes, jeune homme, en la flanquant à la porte !

TANCRÈDE.

Vous l'avez... (A part.) Ah ! par exemple, celle-là est trop forte ! (Haut.) Et qu'est-ce qu'elle a dit ?

FÉDOR.

Je vous avoue qu'elle a essayé de résister, et comme elle devenait insolente, je l'ai prise par le bras et l'ai remise délicatement entre les mains d'un sergent de ville... lequel à l'heure où je vous parle doit lui-même l'avoir conduite.

TANCRÈDE.

Où ça... ah ! par exemple... où ça ?

SCÈNE XII ET DERNIÈRE

LES MÊMES, LA DOUAIRIÈRE

LA DOUAIRIÈRE, faisant irruption, avec éclat.

Au poste !...

TOUS.

Au poste !

LA DOUAIRIÈRE.

Oui, au poste ! d'où je viens! Ma nièce ! je vous somme de me dire ce que c'est que cet homme-là !... au poste, moi, une Laverpillière. Sans le sous lieutenant de police qui m'a reconnue... j'y couchais !

FÉDOR.

Eh bien... où serait le mal?...

LA DUCHESSE.

Ma tante... il y a certainement quiproquo...

ERNEST.

Oui, il y a quiproquo. Consul, permettez-moi de vous présenter Mme la douairière de la Verpillière, une vraie grande dame.

FÉDOR.

Elle aussi !... décidément, il faudra que j'envoie mon œil de lynx à réparer.

FINAL

ERNEST.

Allons, tu m'as vaincu, je repars seul là-bas.

NINA.

Bravo, mon prince ! et ne regrettez pas.

ERNEST.

Mesdames, mes adieux ! à l'instant je vous quitte,
De la Parisienne, là-bas,
A tous je dirai le mérite.

NINA.

Et quand ils la verront, ils ne manqueront pas,
A des signes certains de la distinguer vite.

ERNEST et NINA.

Reprise du refrain de la ronde des Parisiennes.

C'est le froufrou de son jupon, etc.

Reprise par le chœur.

FIN

Corbeil. — Typ. de Crété fils.

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

PIÈCES DE THÉATRE, BELLE ÉDITION, FORMAT GRAND IN-18 ANGLAIS

Ponsard et les deux écoles, com. en 1 acte en vers .... 1 »
Le Temple du célibat, scènes de la vie de garçon, en 1 acte .... 1 »
L'Épreuve villageoise, opéra com. en 2 a. 1 »
Les Deux bébés com. en 1 acte .... 1 »
Au pays des âmes, scène dramatique .. 1 »
Le Passeur du Louvre, drame en 5 actes. » 50
La Belle aux yeux d'émail, com.-vaud. 1 a. 1 »
Le Départ, scène en vers .... » 50
Pour les blessés, scène en vers .... » 50
Bonjour bon an, scène en vers .... » 50
A Molière, scène en vers .... 1 »
Le Sapeur et la maréchale, com. en 1 a. 2 »
L'Aile du Corbeau, fantaisie en 1 acte. 1 »
Marceline, drame en 4 actes .... 2 »
Les Trois chapeaux, comédie en 3 actes 2 »
La Sainte-Lucie, pièce en 1 acte .... 1 »
La Queue du chat, féerie en 24 tableaux » 50
Le Puits qui chante, féerie en 3 actes. » 50
Les Baisers d'alentour, com. en 1 acte. 1 »
Erostrate, opéra en 2 actes .... 1 »
Une visite de noces, com. en 1 acte ... 1 50
Les Finesses de Carmen, com. en 1 acte. 1 »
Un mauvais caractère, com. en 3 actes 2 »
Le Gendre du colonel, com. en 1 acte. 1 »
Les Hommes sont ce que les femmes les font, comédie en 1 acte .... 1 »
La Princesse Georges, pièce en 3 actes. 2 »
Tricoche et Cacolet, pièce en 5 actes .. 2 »
Boule-de-Neige, opéra-bouffe, 3 actes ... 2 »
Christiane, comédie en 4 actes .... 2 »
Sous le même toit, comédie en 1 acte . 1 »
Une mère, drame en 4 actes .... 2 »
Mlle Aïssé, drame en 4 actes, en vers. 2 »
Le Roi Carotte, opéra-bouffe-féerie en 4 actes .... 2 »
Le Docteur Rose, opéra bouffe en 3 actes 2 »
La Revue en ville, fantaisie en 3 tabl ... 1 50
Le Coupé du Docteur, comédie en 1 acte 1 »
Ulm le Parricide, drame en 5 a. en vers 2 »
Madame attend Monsieur, com. en 1 a. 1 50
L'Autre motif, comédie en 1 acte 1 50
Le Spectre de Patrick, drame fantastique 5 actes .... 2 »
Paris chez lui, comédie en 3 actes .... 2 »
Fleur du Tyrol, vaudeville en 1 acte ... 1 »
Les Chevaliers de l'honneur, com. en 4 a. 2 »
Rabagas, comédie en 5 actes .... 2 »
Un entr'acte de Rabagas, à propos en 1 acte .... 1 »
Les Griffes du diable, pièce fant. en 3 a. » 50
La Timbale d'argent, op.-bouffe, 3 actes 2 »
L'Hirondelle, comédie en 1 acte .... 1 »
La Tribune mécanique, fant. en 1 acte 1 »
Djamileh, opéra-comique en 1 acte .... 1 »
Les Tyrannies du colonel, com. en 3 a. 2 »
Le Presbytère, drame en 3 actes 1 50
Marcel, drame en 1 acte .... 1 »
La Princesse jaune, opéra-com., 1 acte. 1 »
L'Invalide, comédie en 1 acte .... 1 »
Tue-la ! scène de la vie conjugale en 1 a. 1 »
Ne la tue pas ! conférence, fant. en 1 a. 1 »
Les Vieilles filles, comédie en 5 actes ... 2 »
La Dame d'en face, comédie en 1 acte. 1 »
Le Réveillon, comédie en 3 actes .... 2 »
La Crémaillère, com. 1 acte, en vers ... 1 »
Papignol candidat, comédie en 3 actes. 2 »
Une heure en gare, comédie en 1 acte .. 1 »
A chacun son bien, comédie en 1 acte. 1 »
Pierre Maubert, drame en 1 acte .... 1 »
Patrie ! drame en 5 actes .... 1 »
Le Tour du cadran, folie-vaud. en 5 a. 2 »
La Salamandre, comédie en 4 actes .... 2 »
L'Ami des bêtes, extravagance en 1 acte 1 »
Les Remords de Pinch.nat. com. en 1 a. 1 »
Les Marionnettes de Justin, com. en 2 a. 1 50
Le Centenaire, drame en 5 actes .... 2 »
La Gueule du loup, comédie en 4 actes 2 »
E. H., comédie-vaudeville en 1 acte ... 1 50
Hélène, tragédie bourgeoise, 3 a., en vers 4 »
Les Trois amants, comédie en 2 actes .. 2 »
Le Fantôme rose, comédie en 1 acte ... 1 »
Les Deux reines de France, drame en 4 actes, en vers .... 2 »
Les Sonnettes, comédie en 1 acte 1 50
La Clé de ma caisse, comédie en 1 acte 1 »
La Revue n'est pas au coin du quai, revue de l'année 1872, en 4 tableaux. 1 50
Mon mari me l'a permis, com. en 1 a. 1 »
Madame Turlupin, op.-comiq. en 2 a. 1 »
La Vie brûlée, comédie en 2 actes .... 1 »
Gilbert comédie en 3 actes .... 2 »
Les Ennemis de la maison, comédie en 3 actes, en vers .... 2 »
La Cocotte aux œufs d'or, grande féerie parisienne en 3 actes .... » 50
Un Monsieur en habit noir, com. en 1 a. 1 »
La Coupe du roi de Thulé, op. en 3 a. 1 »
La Barbe d'un marié, comédie en 1 a. 1 »
La Femme de Claude, pièce en 3 actes .. 4 »
Plutus, comédie en 2 actes, en vers ... 2 »
Le Chien des Cuirassiers, scène en vers. 1 »
La Marée de la rue Saint-Denis, folie-vaudeville, 3 actes .... » 50
Le Trône d'Écosse, opéra-bouffe, 3 actes. 2 »
Campaspe, drame en 1 acte, en vers ... 1 »
L'Acrobate, comédie en 1 acte 1 50
Ma cousine, comédie en 1 acte .... 1 »
La Guzla de l'Émir, opéra-com., 1 acte 1 »
Le Roi Candaule, comédie en 1 acte ... 1 50
La Veuve du Malabar, opéra-bouffe, 3 a. 2 »
Le Grelot, opérette en un acte 1 50
Le Roi l'a dit, opéra-comique en 3 actes 2 »

Boulogne (Seine). — Imp. JULES BOYER et Cie